
BIBLIOTECA NAZ
L. 0
754
NAPOLI

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Histoire naturelle des Annélides et des Géphyriens. 3 vol. in-8, avec un atlas de 20 planches.

Recherches anatomiques et zoologiques faites pendant un voyage en Sicile, par MM. Milne Edwards, A. de Quatrefages et Émile Blanchard. 3 vol. grand in-4. (Les travaux de chacun des auteurs forment un volume séparé, accompagné de nombreuses planches coloriées.)

Études sur les maladies actuelles des Vers a soie. 1 vol. in-4, 6 planches coloriées.

Nouvelles recherches sur les maladies actuelles du Ver a soie. 1 vol. in-4.

Essai sur l'histoire de la sériciculture. In-18, trad. en italien.

Rapport sur les progrès de l'anthropologie en France. 1 vol. in-8 jésus.

Les Polynésiens et leurs migrations. 1 vol. in-4, avec 4 cartes.

Unité de l'espèce humaine. 1 vol. in-18.

Charles Darwin et ses précurseurs français. 1 vol. in-8.

Cinq conférences sur l'histoire naturelle de l'homme. In-18, trad. en hollandais et en italien.

Métamorphoses de l'homme et des animaux. 1 vol. in-18, trad. en anglais.

Souvenirs d'un naturaliste. 2 vol. in-18, trad. en anglais.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



1/2 tela

LA

RACE PRUSSIENNE

PAR

A. DE QUATREFAGES
Membre de l'Institut (Académie des sciences), Professeur au Muséum

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE & Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1871



Cet opuscule a paru d'abord sous forme d'article dans la ***Revue des deux mondes*** (*). En le réimprimant, je me suis borné à en mieux coordonner quelques passages, à ajouter quelques développements. Puisse-t-il contribuer à détruire des erreurs et des préjugés qui, après avoir fait de la France ce qu'elle est en ce moment, menacent l'Europe entière d'une nouvelle guerre de Trente ans !

(*) 15 février 1871.

LA

RACE PRUSSIENNE

INTRODUCTION

Je me suis toujours élevé contre les applications de l'anthropologie à la politique : ces applications reposent presque toujours sur des erreurs. Sans doute la différence de races est évidente quand il s'agit du Blanc et du Nègre. Sans doute aussi l'Anglais et l'Hindou, dont le sang âryen s'est plus ou moins mélangé de sang emprunté à des sources fort différentes, séparés d'ailleurs depuis des siècles, modifiés tous deux par des conditions d'existence presque opposées, isolés par le fond même de leurs civilisations, de leurs croyances, ne sauraient être confondus. Ils sont bien excu-

sables d'oublier leur parenté, quoiqu'elle soit aujourd'hui hors de doute. Lorsqu'ils se traitent réciproquement en étrangers, tous deux peuvent à la rigueur en appeler à l'anthropologie.

Il n'en est pas de même entre peuples européens.

Ici les éléments ethniques appartiennent tous aux mêmes rameaux des mêmes branches du tronc Blanc (1). Agités et comme brassés par les événements, ils se sont juxtaposés, mêlés et fondus les uns dans les autres, si bien qu'il est resté bien peu de groupes *à peu près purs*. Toute répartition politique fondée sur l'ethnologie conduit immédiatement à l'absurde. Aussi, lorsqu'on a tenté d'invoquer des considérations de cette nature, a-t-on été inévitablement entraîné à fausser les faits anthropologiques les plus évidents, à mentir aux notions historiques les plus certaines.

(1) Considérée dans son ensemble, l'humanité ne présente que trois types réellement distincts : le *Blanc*, le *Jaune* et le *Noir*. Ce sont les *troncs* fondamentaux sortis de la *souche* humaine. Le premier seul, on le sait, a peuplé l'Europe. Lui-même se partage en trois types secondaires ou *branches*, savoir : la branche *âryenne* ou *âryane*, la branche *sémitique* et la branche *allophyle*. Les Sémites ont à peine pris pied en Europe, et l'on regardait naguère toutes nos populations comme ayant une origine exclusivement âryenne. Il faut aujourd'hui reconnaître de plus en plus que les Allophyles leur ont fourni à peu près partout un élément d'une importance incontestable. Je reviendrai plus loin sur cette question.

L'application de l'anthropologie à la politique n'est pas seulement une source d'erreurs; elle est surtout grosse de périls à peu près inévitables. Bien loin de préparer la paix universelle qu'on nous promet en son nom, elle ne peut qu'engendrer l'esprit de haine, qu'éterniser la guerre.

Entre *peuples*, entre *nations*, entre *États*, les ambitions peuvent être refrénées par l'esprit de générosité ou tout au moins de justice qu'engendre une estime réciproque; la lutte, pacifique ou armée, peut rester courtoise, permettre une réconciliation sincère et préparer une paix durable.

Il ne saurait en être de même entre *races*. On attache généralement à ce mot l'idée de quelque chose de primordial et de fatal, pour ainsi dire. Que deux races, d'ailleurs égales, mais quelque peu dissemblables, en viennent aux mains, chacune d'elles se regardera comme ayant un droit de naissance à la supériorité. Triomphante, elle écrasera sans pitié des populations qu'elle méprise; vaincue, elle gardera au fond du cœur d'indélébiles ressentiments, toujours prêts à faire explosion. L'histoire entière, celle de nos jours, celle de l'Europe elle-même, ne montrent que trop ce que sont les *guerres de races*.

Voilà ce que je disais, ce que j'ai bien souvent répété; et, lorsque je tenais ce langage, j'étais loin de penser que les événements allaient lui apporter

bientôt une terrible confirmation. Grâce à l'idée de l'*antagonisme des races*, mise en jeu et exploitée avec une machiavélique habileté, l'Allemagne entière s'est levée. Au nom du *pangermanisme*, elle a déclaré vouloir régner sur les *races latines;* et, voyant dans la France l'expression la plus élevée de ces races, elle s'est ruée sur notre patrie avec l'intention hautement proclamée de la réduire à une impuissance irrémédiable. Servie par un concours inouï de circonstances, tout autant que par des forces lentement et habilement amassées, elle a vaincu. On sait comment elle a fait la guerre et usé de la victoire.

Certes, lorsque, sous peine de mort, ils forçaient les paysans français à creuser la tranchée sous le feu de nos places assiégées; lorsque, *réglementairement*, ils incendiaient nos villages pour quelques coups de fusil que n'avaient pas tirés les habitants; lorsqu'ils prenaient pour but de leurs obus nos édifices publics, nos églises, nos bibliothèques (1), nos établissements scienti-

(1) Pour justifier ce qui précède, il suffit de rappeler ce qui s'est passé à Strasbourg. Quiconque connaît cette ville sait que les bâtiments consacrés à la bibliothèque, à l'église protestante du Temple-Neuf et au Séminaire protestant, formaient un grand îlot isolé, auquel se rattachaient seulement un fort petit nombre de maisons particulières. Ces dispositions, qui figurent sur tous les plans, étaient connues certainement des Allemands, des Badois surtout. Ils ont bien su où avait éclaté l'in-

fiques (1); lorsqu'ils faisaient revivre la loi barbare des otages; lorsque, non contents du butin

cendie, et c'est bien volontairement qu'ils ont fait pleuvoir les obus avec un redoublement d'activité sur ces trésors scientifiques, sur cette église et ce collége consacrés à leurs propres croyances.

Au reste, les Allemands obéissaient aux ordres des Prussiens; et, s'en prendre aux monuments d'une ville assiégée pour frapper les esprits et *terrifier l'ennemi*, est une tradition toute prussienne. Voici, à ce sujet, un document bon à rappeler. Je l'emprunte à un auteur anglais dont le travail a été traduit dans la *Revue Britannique*, en 1843 (*Prague et la Bohême, Rohl's Austria*) :

« Lorsqu'il assiégea Prague en 1757, Frédéric le Grand » semblait avoir résolu de détruire Saint-Vit de fond en comble, car il dirigea sur ses tours tout le feu de son artillerie, » comme si une armée de cinquante mille hommes eût dû » capituler immédiatement pour sauver une cathédrale d'une » ruine complète. L'historien impartial de la Bohême, Pelzel, » a donné le chiffre exact des boulets et des bombes qui furent » lancés contre cet admirable chef-d'œuvre de l'architecture » gothique, par l'ordre impitoyable de Frédéric. Le 5 juin, on » compta 537 bombes, 989 boulets et 17 carcasses; les 6, 7, » 8 et 9, 7144 bombes, 14 821 boulets et 111 carcasses. Pendant ces quatre jours, le feu se déclara trente et une fois, » et trente fois le chanoine Jean Keiser parvint à l'éteindre. » 215 boulets avaient transpercé la voûte; et, quand le siége » levé, on enleva tous les décombres qui remplissaient une » partie de l'église, on y trouva 770 boulets. — Napoléon, à » son entrée à Moscou, envoya un détachement de sa garde » à l'hôpital des Enfants trouvés. Pourquoi Frédéric le Grand, » le patron et l'ami des artistes, ordonna-t-il à ses artilleurs de » prendre pour point de mire un monument d'art qui en contenait tant d'autres encore plus précieux? »

(1) Je mettrai ce dernier fait hors de doute un peu plus loin.

systématiquement recueilli et *hiérarchiquement* réparti, ils exigeaient une rançon telle que le chiffre a d'abord effrayé le monde financier; lorsque, foulant aux pieds tous leurs prétendus principes, ils nous enlevaient avec les pays de langue allemande une ville exclusivement française et notre unique défense en face de leurs frontières si formidablement armées, les *Germains* n'espéraient pas préparer un avenir de bienveillance internationale et de paix.

La victoire assure-t-elle du moins la suprématie à leur race? Pas davantage. Appelés à cette croisade par *la Prusse*, ils ont accepté la domination de cette puissance et relevé pour elle l'*Empire germanique*. La Prusse ne se laissera pas déposséder.

Or les éléments ethnologiques de cette nation sont tout autres que ceux qui ont donné naissance aux populations vraiment allemandes. Des conditions climatériques spéciales ont maintenu et accentué les différences originelles. En réalité, au point de vue anthropologique, la Prusse est presque entièrement étrangère à l'Allemagne.

Voilà ce que j'ai voulu montrer dans cet opuscule; et, pour atteindre ce but, je n'ai eu à faire aucune hypothèse, pas même à invoquer des faits nouveaux ou peu connus. En réalité, je n'ai guère eu qu'à rappeler des notions presque vul-

gaires, des faits depuis longtemps acceptés par les hommes d'étude de toute nation, et qui, pour avoir été oubliés sous l'empire des passions du moment, n'en restent pas moins vrais.



I

LE SOL ET LE CLIMAT

L'histoire physique et ethnologique de la Prusse se confond avec celle de tous les pays situés au sud et au sud-est de la mer Baltique (1).

Toute cette région faisait encore partie du fond de la mer glaciaire à une époque où depuis longtemps l'homme habitait l'Allemagne centrale et méridionale, la France, la Belgique, etc. Lentement émergé quand prit naissance la période géologique actuelle, ce fond a formé une immense

(1) Cette espèce de solidarité s'étend, en réalité, beaucoup plus loin, et embrasse un bien plus grand nombre de contrées et de peuples que je ne l'indique ici. J'ai dû me restreindre et ne tenir compte que de ce qui se rattachait immédiatement au but de ce travail.

plaine plus ou moins ondulée qui de l'océan Atlantique s'étend jusqu'à la mer Noire. La ligne de faîte des deux bassins est si peu accusée, qu'aux inondations annuelles de l'automne et du printemps le Pripetz, affluent du Dnieper, communique avec le Bug, affluent de la Vistule, et avec le Niémen.

Le versant nord de cette plaine est essentiellement composé de sable et semé de blocs erratiques qui en attestent le mode de formation (1). Un limon argileux distribué en larges plaques le fertilise par places, laissant de vastes espaces couverts de landes stériles et d'inépuisables tourbières qu'un travail opiniâtre peut seul transformer en champs

(1) La ligne qui limite l'extension des blocs erratiques, di M. d'Archiac, « part du golfe de Tcheskaia, sur le bord de la » mer Glaciale, suit le versant occidental de la chaîne des monts » Timans jusqu'à sa jonction avec l'Oural, et, à partir de ce » point, descend au sud-sud-ouest jusqu'à Voronèje; remonte, » au nord, vers Kalouga, pour s'abaisser de nouveau et gagner, » au nord-ouest, les marais de Pinsk, où on la perd de vue. » On la retrouve au delà, sur leur limite occidentale. Contour- » nant ensuite le massif de Kilce, de Cracovie et de Galatz, » elle passe la Vistule au sud de Breslau; continue, au nord- » ouest, sur les limites de la Prusse et de la Saxe, contourne » le pied nord du Harz, traverse le Hanovre, et va aboutir à » l'îlot d'Urk dans le Zuyderzée. » Les blocs erratiques compris dans ces limites proviennent, pour la Russie, des roches cristallines de la Finlande; ceux qu'on trouve en Pologne et dans l'Allemagne du Nord viennent des Alpes Scandinaves. (*Cours de paléontologie.*)

cultivés. Sur ce sol à peine incliné, les eaux s'amassent en étangs, en lacs innombrables souvent alimentés ou mis en communication par des fleuves ou des rivières au lit sinueux, au cours lent, aux eaux rarement limpides. Un climat généralement humide est la conséquence naturelle de cet état de choses. Les vents du nord-est, s'ajoutant à l'influence de la latitude, prolongent et rendent plus rigoureux les hivers, partout où ne se fait pas sentir l'action modératrice de la mer. Des forêts presque continues, et dont plusieurs contrées ont gardé de magnifiques restes, semblent avoir couvert presque toute cette région.

Si l'on suit les rivages de la Baltique de l'est à l'ouest, en partant du golfe de Finlande, on rencontre successivement l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, les deux Prusses (Prusse orientale et Prusse occidentale), la Poméranie, le Mecklembourg et le Holstein. Au sud de cette première zone viennent la Pologne (Pologne russe et Pologne prussienne), le Brandebourg et le Hanovre (1).

Tel est le théâtre où se sont passés les faits que j'ai à rappeler.

(1) Encore une fois, on comprend qu'il ne s'agit pas ici d'une délimitation rigoureuse. C'est ainsi que je ne fais pas entrer en ligne de compte la Silésie, dont au moins la partie orientale devrait, à presque tous les points de vue, être rattachée aux pays indiqués.

II

LES HABITANTS PRIMITIFS

Les Slaves et les Goths. — Aussi loin que pénètre l'histoire classique, deux grandes races, toutes deux appartenant à la souche âryenne, semblent se partager les terres baignées par la Baltique, dont il s'agit ici. A peine les écrivains de la Grèce et de Rome mentionnent-ils un troisième élément, dont nous aurons au contraire à tenir un grand compte.

A l'ouest, la *famille germanique* (1) était re-

(1) La famille germanique, en tenant surtout compte des caractères anatomiques et physiques, comprend trois groupes distincts. Les populations scandinaves forment le premier; les Germains du nord et de l'ouest, le second; les Germains du sud et de l'est, le troisième. Prichard, adoptant en cela les con-

présentée par les Saxons et les Angles, qui occupaient les rivages de l'Océan, le Hanovre, le Holstein et une partie du Mecklembourg.

On sait comment des colonies armées sorties de ces parages allèrent se fixer dans la Grande-Bretagne, s'y mêlèrent aux habitants primitifs, et ont été confondus plus tard avec eux sous le nom commun de *Bretons*.

D'autres frères de ces conquérants dirigèrent leur course vers le nord, et abordèrent en Suède. Tout prouve que la presqu'île scandinave n'était pas alors une terre déserte. Deux races d'hommes, l'une de petite taille, l'autre au contraire remarquable par sa haute stature, s'en étaient déjà disputé la possession. Toutes deux, au dire de l'illustre et vénérable Nilsson (1), étaient de *race finnoise*. Nous verrons plus loin ce qu'il faut entendre par cette expression. La seconde avait pris le dessus, mais elle fut évidemment à son tour subjuguée

clusions de Zeuss, divise même les Germains en quatre groupes, et regarde les Scandinaves comme parfaitement distincts des populations germaniques du centre. Toutes ces distinctions reposent sur des raisons philologiques, par conséquent sur cet ordre de considérations dont les *patriotes* allemands font aujourd'hui un si étrange abus pour réclamer comme appartenant à l'Allemagne les États même qui tiennent le plus à leur indépendance, mais qui ont le malheur de parler une langue se rattachant à l'allemand.

(1) *Les habitants primitifs de la Scandinavie.*

par les Anglo-Saxons, qui lui imposèrent leur langue. Sans doute elle ne fut pas anéantie pour cela, et les vainqueurs se croisèrent aux *Iotnes*. Ce ne fut pas du reste un fait isolé. Latham remarque que dans les régions scandinaves *le langage et le sang* ne coïncident pas toujours (1). Ainsi dut prendre naissance la population qui, sous le nom de *Goths*, a laissé tant de traces dans l'histoire, et dont le nom serait emprunté, au dire du savant anglais, à la contrée envahie par les Anglo-Saxons.

Dans le bassin de l'Oder, les populations germaniques se heurtaient aux populations slaves. De ce contact sortit sans doute la race mixte des Vandales (2), qui, au IIe siècle de notre ère,

(1) *Elements of comparative Philology*. Pour Latham, la Scandinavie a été primitivement *Ougrienne*. Cet auteur restreint en outre d'une manière remarquable l'aire germanique primitive.

Quoi qu'il en soit, les Goths ont toujours été regardés comme bien distincts des Germains proprement dits. Et il faut bien que cette distinction soit absolument indiscutable, car, dans ses plus ambitieuses rêveries, le *pangermanisme* n'a jamais songé à revendiquer les États scandinaves comme appartenant à *la nationalité allemande*. — Voyez l'article de M. H. Gaidoz, intitulé : *Les revendications du pangermanisme* (*Revue des deux mondes*, 1er février 1871).

(2) Les Vandales ont été rattachés tantôt au tronc germanique, tantôt à la souche slave. L'étymologie du mot indique au moins la prédominance de ce dernier élément ethnologique. (A. Maury.)

occupait le cours supérieur de l'Elbe, et dont le nom a laissé dans l'histoire une signification presque inutile à rappeler.

Les Slaves, arrivés sur la Vistule à une époque préhistorique, en possédaient le bassin entier. Vers le IIIe siècle avant notre ère, ils furent attaqués par les Goths, et perdirent l'embouchure du fleuve avec une partie du littoral. Mais quatre siècles après ils prirent leur revanche, et chassèrent les envahisseurs. Poursuivant leurs conquêtes, ils s'emparèrent de tous les pays voisins, et rejetèrent sur l'empire romain les populations pures ou mélangées d'origine germanique. Aux Ve et VIe siècles, une partie de la Courlande à l'est, du Mecklembourg à l'ouest, avec tous les pays intermédiaires, les deux Prusses, la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie, appartenaient à la race slave aussi bien que la Pologne et ses dépendances (1).

(1) Je n'ai pas à m'occuper ici des autres contrées possédées par les Slaves et de l'extension de cette race en tous sens. Le lecteur que cette question intéresserait n'a qu'à consulter les deux curieuses cartes publiées par M. Duchinski comme appendice au travail de M. Viquesnel (*Coup d'œil sur quelques points de l'histoire générale des peuples slaves*). Parmi les autres historiens, linguistes, géographes ou anthropologistes, dont je résume les opinions, soit ici, soit dans la suite de ce travail, je me borne à citer Cantu, H. Martin, Amédée Thierry, A. Maury, Latham, Malte-Brun, Prichard, Pruner-bey, etc. Personne, je pense, ne mettra en doute ni l'autorité de ces écrivains, ni l'im-

Les caractères physiques des Goths, à peu près identiques du reste avec ceux des autres races germaniques, sont bien connus. Une foule d'écrivains de l'époque classique et des temps postérieurs ont décrit leur haute taille, leurs membres robustes, leur teint blanc, leurs yeux bleus, leurs cheveux blonds ou rutilants (1).

Les témoignages sont bien moins abondants et moins précis lorsqu'il s'agit des Slaves. Les Romains de la grande époque ne les connurent pas comme ils connaissaient les Germains. Il en fut autrement de ceux du Bas-Empire, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour avoir quelques renseignements sur les caractères extérieurs de ces peuples. Or, Amédée Thierry, résumant ce qu'ils en disent, nous parle « des Antes, des Slovènes, » des Vendes au poil blond, au corps long et

partialité des conclusions formulées par eux bien des années avant que les événements actuels pussent être pressentis.

(1) Remarquons en passant que les mêmes écrivains dépeignent presque toujours les Gaulois sous des traits tellement semblables, que quelques savants de nos jours ont rattaché ces derniers à la souche germanique. D'autre part, en s'appuyant sur certains témoignages empruntés aux anciens auteurs, aux médailles, aux monuments, on est arrivé à trouver, dans les habitants de la Gaule, un autre type très-différent du précédent (voyez, entre autres, l'*Ethnogénie gauloise*, par le baron Roget de Belloguet). Ce que je dirai tout à l'heure du rôle joué par les races allophyles dans la formation des populations européennes explique aisément ces difficultés naguère très-embarrassantes.

» fluet (1). » Un passage de Procope, cité par Prichard, donnerait à penser que chez les Antes les cheveux étaient surtout rougeâtres.

Quelque incomplets que soient ces documents, ils suffisent pour montrer que les Slaves primitifs ne devaient différer des Germains et des Celtes, leurs frères d'origine, que par de légères nuances. Telle est la conclusion de Prichard. Des recherches récentes et d'une tout autre nature ont pleinement confirmé cette manière de voir.

D'anciens crânes slaves ont montré la forme allongée et harmonique des plus purs Aryens (2). Le magnifique Album photographique publié par la Société d'histoire naturelle de Moscou montre, chez certains Slaves modernes, les traits les plus caractéristiques des races de la même branche, et pourrait être regardé comme illustrant les récits de quelques voyageurs.

Enfin, une population entière, préservée sans doute par son habitat des mélanges qui ont altéré le type primitif, semble avoir conservé les traits essentiels de ses ancêtres. Ce sont les *Gorales*, ou montagnards de la Gallicie. Voici comment Malte-Brun les décrit, d'aqrès un voyageur mo-

(1) *Fils et successeurs d'Attila*, 4e article (*Revue des deux mondes*, t. II, 1856).

(2) *Notice sur les crânes slaves*, par le docteur Copernicki.

derne (1) : « Ils paraissent former une race particulière, distinguée des autres races slaves » par une taille plus svelte, une physionomie plus » marquée, un nez plus allongé, des lèvres plus » fines. Leurs yeux petits et leurs os zygomatiques saillants les rapprochent néanmoins de » la race slave (2). Plus vifs, plus agiles, plus robustes, plus dociles et plus rusés que les Slaves » de la plaine, ils portent à ceux-ci une ancienne » haine (3). »

En revanche, les descriptions dues à d'autres observateurs, et ce que nous pouvons chaque jour constater par nous-même, contrastent singulièrement avec les données précédentes. Nous connaissons tous des individus généralement considérés comme Slaves, se regardant eux-mêmes comme tels, et qui pourtant sont de petite taille, ont les yeux et les cheveux foncés, le teint tirant sur le brun, la charpente osseuse tantôt assez délicate et grêle, tantôt plus forte, mais associée alors à des formes robustes et un peu trapues. Évidemment ceux-ci ne sont pas les fils des

(1) Schultes.

(2) Ces deux caractères annoncent évidemment un certain mélange de sang finnois.

(3) Tous ces caractères physiologiques ou moraux répondent complétement à ce que l'histoire nous apprend des Slaves. (Voyez les remarquables travaux sur le monde barbare, par M. Amédée Thierry, dans la *Revue des deux mondes*.)

Slaves historiques, de ces hommes *au poil blond*, *au corps long et fluet*, dont parle Amédée Thierry. En dépit de la communauté de patrie et de langue, le contraste présenté par les caractères physiques atteste la présence d'un élément ethnique différent et qu'il faut rechercher. C'est ce que nous allons faire, guidés à la fois par l'histoire et par les derniers travaux des anthropologistes.

II. Les Finnois. — Les peuples dont nous allons parler ont laissé bien peu de traces dans l'histoire. Pourtant Tacite parle de *Fenni*, que M. A. Maury place sans hésiter aux embouchures de la Vistule; les *Phinni* et les *Zoumi*, ou *Suomes* de Strabon et de Ptolémée, habitaient quelque part en Pologne; les *Estes* de Jornandès étaient établis fort au sud des Esthoniens actuels. Lorsque vers le milieu du XII[e] siècle les Brémois abordèrent par hasard aux embouchures de la Dwina et établirent leurs comptoirs sur les côtes voisines, ils y trouvèrent des peuples sauvages parlant une langue inconnue, et apprirent qu'ils se nommaient Lives, Lettons, Wendes, Curons, Sémigals, Esthons... (1). C'étaient évidemment les fils de ceux dont avaient parlé les auteurs classiques. Mais ces historiens n'avaient bien

(1) Cantu.

probablement vu en eux que des *peuplades* et nullement les représentants d'une *race* foncièrement différente des populations voisines. Les recherches modernes seules ont fait connaître peu à peu les caractères qui les isolent des Aryens, leur nombre, leur importance et les rapports qui les unissent.

La linguistique comparée a rendu à ce point de vue d'immenses services, et tous les progrès accomplis dans ce sens ont longtemps été dus à peu près à elle seule. Dès l'abord elle a constaté que les langues parlées par ces peuples appartiennent à une forme de langage essentiellement différente de celle qu'emploient les peuples âryens et sémites. Toutes sont des *langues agglutinatives*, et par leurs caractères secondaires se relient les unes aux autres, de manière à former un *groupe linguistique* distinct, qu'on a généralement désigné sous le nom de *famille linguistique finnoise* (1). On a pu, par conséquent, reconnaître sans trop de difficulté l'étendue et les limites des

(1) L'ensemble des langages humains se partage en trois groupes fondamentaux. Les langues les plus parfaites sont dites *langues à flexion*. Elles sont parlées exclusivement par les Blancs âryens et sémites, c'est-à-dire par les races qui ont atteint les plus hauts degrés de la civilisation. Les *langues agglutinatives* forment le groupe intermédiaire. Elles sont en usage chez les Blancs allophyles, chez un grand nombre de populations jaunes, chez toutes les races noires. Les langues

groupes humains qui se distinguaient de leurs voisins par un caractère aussi tranché. Or, cette étude a montré les populations dont il s'agit comme partagées en une vingtaine de petits peuples qui ne comptent pas ensemble quatre millions d'individus, presque tous isolés géographiquement et distribués en îlots au milieu des Blancs âryens et des Jaunes (1).

L'étude des caractères extérieurs permet de faire un pas de plus. Elle montre, dans le type physique des peuples parlant une langue finnoise, des modifications en rapport avec les races environnantes. Le Nord-Altaïen, dit M. Beauvois, passe au Mongol au delà de l'Oural, au Turc sur les rives du Volga, au Blanc âryen dans le bassin de la Baltique. De ces faits seuls on pourrait conclure que les Finnois ont dû occuper autrefois une étendue plus considérable ; que leur petit nombre et leur isolement actuels tiennent au moins en grande partie à des mélanges

américaines, bien que présentant des caractères particuliers, se rattachent intimement à ce groupe. Enfin, les *langues monosyllabiques* représentent la forme la plus inférieure du langage. A proprement parler, le chinois seul mérite cette épithète ; mais on lui rattache les langues de l'Himalaya, du Thibet et de la presqu'île transgangétique, qui relient par des transitions graduées le monosyllabisme à l'agglutination.

(1) *Etudes sur la race nord-altaïque*, par M. E. Beauvois (*Revue orientale et américaine*, t. IX).

accomplis au profit de populations qui les ont comme submergés.

Cette conclusion se justifie bien plus encore lorsque l'on renverse les termes du problème étudié par M. Beauvois; lorsqu'au lieu de s'en tenir à l'influence des races âryennes ou mongoliques sur les Finnois, on recherche celle qu'ils ont exercée autour d'eux; lorsqu'on les prend eux-mêmes pour terme de comparaison. On reconnaît alors bien vite que des populations nombreuses, quoique s'éloignant d'eux par la langue, leur sont étroitement alliées par des caractères beaucoup moins sujets à changer, par la taille, les traits, le teint, etc. Citons ici un exemple frappant.

Dans la région qui nous occupe, les Esthoniens forment le groupe finnois le plus compacte et le mieux étudié. En résumant les descriptions qu'en ont données différents auteurs, on trouve que ces peuples sont d'une taille moyenne. Leur buste est long, leurs jambes courtes, et la région du bassin est large relativement à celle des épaules. Les traits, surtout dans la jeunesse, peuvent être gracieux. Pourtant les yeux sont généralement enfoncés; le nez, droit, peu arrondi, est souvent trop petit pour la largeur des joues, et l'intervalle qui le sépare de la bouche est trop court. Quant au teint et à la couleur des cheveux, les Esthoniens présentent deux types.

Les uns ont la peau claire et les cheveux d'un blond jaunâtre ou rougeâtre ; les autres, les cheveux noirs et le teint brun (1). Les Esthoniens mènent en général une vie très-rude et sont habituellement maigres. Toutefois, ajoute un anatomiste cité par Prichard (2), ils engraissent facilement dès qu'ils peuvent jouir d'un peu de bien-être et d'un régime abondant ; mais ils ne sont jamais ni très-forts, ni très-actifs.

Quelques-uns de ces traits les plus caractéristiques se retrouvent chez un autre peuple voisin du précédent, mais que son langage en a toujours fait séparer. Je veux parler des Lettons, dont le dialecte a donné son nom à tout un groupe de langues slaves, et qui, à ce titre, ont toujours été classés parmi les peuples slaves. « Les Lettons » de la Livonie, dit un voyageur (3), sont en général d'une très-petite taille, les femmes surtout. » Il y en a qu'on prendrait pour des naines. Ils » auraient de l'embonpoint s'ils étaient bien nourris. Les paysans lettons ont rarement autant » de force que les Allemands, surtout pour lever » et porter. » Dans la Courlande, la race lettone, qui forme presque toute la population de cette

(1) « *Atri capilli, cum subfuscâ facie.* » (Baër, cité par Prichard.)

(2) Hueck.

(3) De Storch, cité par Malte-Brun.

province, se relève et « ne le cède en rien aux » Esthoniens. » Elle devient plus robuste et capable de résister à de longues fatigues. Mais elle ne se rapproche pas pour cela des types âryens dont nous avons parlé plus haut ; elle reste comparativement petite et trapue.

Évidemment aucun anthropologiste n'acceptera les Lettons comme étant les frères, ni des Slaves historiques d'Amédée Thierry, ni des Gorales de Malte-Brun. Quiconque s'est quelque peu livré aux études anthropologiques verra en eux, au contraire, les frères des Esthoniens, amenés par n'importe quelles circonstances à adopter une langue étrangère, sans perdre pour cela les caractères physiques qui trahissent leurs véritables affinités.

En somme, les Esthoniens ne sont ni Germains, ni Slaves; c'est là un fait universellement admis. Les Lettons ne le sont pas davantage. Quoique parlant une langue âryenne, ils appartiennent également à ce groupe de races humaines qu'on a nommées tour à tour races tchoudes, mongoloïdes, touraniennes, nord-ouraliennes, qui sont plus généralement connues sous le nom de races finnoises, et qui se rattachent à la branche allophyle du tronc Blanc.

III

ORIGINE ET MIGRATIONS DES FINNOIS

Ainsi, au milieu des populations *dites slaves* et jusqu'ici acceptées comme telles, nous en trouvons une, aussi pure qu'on puisse espérer d'en rencontrer aujourd'hui en Europe, et qui appartient néanmoins à un tout autre sang. C'est là un fait considérable et qui nous en expliquera bien d'autres. Mais, avant d'aller plus loin dans cette voie, il nous faut aborder une question qui a bien son importance.

Nous savons à peu près d'où viennent les Slaves et les Germains. Nous sommes certains, en tout cas, qu'ils appartiennent à ce groupe de races humaines qui, même à l'état barbare, s'est répandu des rives du Gange jusqu'à l'Atlantique,

et que l'on appelle *races âryennes*. Mais d'où viennent les Finnois? Comment ont pu se former ces petits îlots humains perdus au milieu des autres races qui chaque jour empiètent sur eux? Il était bien difficile naguère de répondre à ces questions. On le peut aujourd'hui, grâce aux recherches toutes récentes de l'archéologie préhistorique et de la paléontologie humaine.

A peu près partout où l'on a cherché en Europe, on a reconnu l'existence d'hommes antérieurs à toute histoire. Un certain nombre a vécu aux époques géologiques qui ont précédé celle que nous traversons. Cette existence est attestée par les produits d'une industrie, rudimentaire sans doute, mais qui accuse aussi parfois des instincts élevés bien près de se développer. Tout artiste admirera ce qu'il y a de correct, de ferme et de vrai dans quelques-uns des dessins gravés avec de simples silex sur certaines plaques de dents de mammouth ou de bois de renne, retirées des grottes de la Madeleine, de Laugerie-Basse, etc.; les manches de poignard d'ivoire trouvés dans les cavernes ou abris de Bruniquel sont dignes de nos meilleurs sculpteurs ornementistes actuels. Malheureusement ces ouvriers des temps paléontologiques nous sont connus d'ordinaire par leurs œuvres seules. Les fossiles humains sont encore bien rares. Toutefois, de l'en-

semble des observations recueillies jusqu'à ce jour, ressortent déjà quelques conclusions bien nettes et dont l'importance ne saurait être méconnue.

Quand vivaient en France le rhinocéros et l'éléphant, le renne et le bœuf musqué; quand les mers glaciaires couvraient au moins toutes les contrées jonchées aujourd'hui de blocs erratiques et s'étendaient peut-être bien au delà, ce qui existait de l'Europe avait déjà ses habitants. Ces populations primitives se ressemblaient par des caractères ostéologiques propres et communs. Certains détails de moindre importance établissaient entre elles des distinctions analogues à celles qui séparent de nos jours les peuples issus du même tronc. Elles se rattachaient à deux types bien distincts, l'un très-grand, l'autre petit, ou tout au plus de taille moyenne. Chacun de ces types lui-même semble avoir présenté deux sous-types, caractérisés par quelques modifications secondaires (1). Quand le squelette seul prête à des distinctions de cette nature, il est bien permis de penser que les caractères exté-

(1) Les découvertes de l'archéologie et de l'anthropologie paléontologiques étaient restées disséminées dans une foule de recueils et de publications isolées. M. le docteur Hamy, déjà connu par plusieurs travaux intéressants sur ces questions si difficiles et si complexes, a eu la bonne pensée de réunir et de coordonner cet ensemble de données dans un travail intitulé : *Précis de paléontologie humaine*, placé comme annexe à la

rieurs, tels que les traits, les cheveux, le teint, devaient offrir des différences plus accusées encore et analogues à celles que nous constatons aujourd'hui.

A en juger par l'abondance des armes, des outils, des ustensiles que l'on recueille, ces populations antiques étaient, au moins par places, aussi denses que le permet la vie des peuples chasseurs. On les voit traverser les diverses phases de l'époque quaternaire; on les suit jusqu'à l'aurore des temps géologiquement modernes. Incontestablement leurs descendants ont les premiers occupé le sol de l'Europe actuelle, et sans doute ils se sont multipliés d'autant plus, que les conditions d'existence devenaient au fond plus favorables, tout en se transformant et en apportant par cela même dans ces sociétés primitives une perturbation dont on saisit les traces (1).

Les hommes quaternaires n'ont certainement pas peuplé l'Europe seule. Ils étaient répandus bien plus largement sur les terres de ces anciens

suite de la seconde édition du livre de Lyell sur l'*Ancienneté de l'Homme*. M. Hamy a rendu par là un véritable service à la science. Il est à désirer que ce *Précis* soit réimprimé à part avec tous les développements qu'il comporte.

(1) M. Hamy a insisté avec raison sur ce fait, que l'art et l'industrie des derniers temps quaternaires indiquent une véritable décadence.

temps. Ils ont été les pères de nos *Blancs allophyles*, qui tous semblent avoir certains traits anatomiques communs, qui tous au moins parlent des langues appartenant à la seconde forme du langage (1).

Telle est la grande formation humaine que les Aryens envahirent à des époques diverses, et dont la plupart nous sont cachées par la nuit des temps. Nous n'avons aucun document historique ou traditionnel qui puisse nous apprendre ce qui se passa en Europe lorsque les deux groupes se heurtèrent. Peut-être l'archéologie préhistorique jettera-t-elle quelque jour dans cette obscurité des âges. Mais, en attendant, nous pouvons juger du résultat général par ce qui s'est passé dans les temps historiques et presque de nos jours.

(1) M. Pruner-bey, qui, le premier, a formulé des conclusions presque identiques, a rencontré d'abord une opposition assez vive. Il y avait, sans doute, dans les premières opinions de l'éminent anthropologiste, certaines exagérations et des lacunes tenant à l'état de la science. Les faits permettent aujourd'hui de faire la part des unes et des autres, tout en rendant justice à l'auteur, et quelques-uns des écrivains qui ont le plus combattu ses idées me paraissent bien près d'adopter ce qu'elles ont d'essentiel (voyez le *Précis de paléontologie humaine*, par le docteur Hamy). Il est, du reste, bien entendu qu'en exposant ici ce que je crois être l'expression générale des notions actuellement acquises, je fais les réserves les plus expresses au sujet des corrections qui pourraient résulter des progrès de la science.

Les races allophyles furent vaincues; elles durent beaucoup souffrir, mais elles ne furent pas exterminées.

Pour qu'une race, une nation disparaisse en entier, il faut des circonstances exceptionnelles. Il faut que la lutte ait lieu sur un terrain limité et circonscrit, dans une île, par exemple. C'est ainsi que les Espagnols ont pu anéantir la race caraïbe dans certaines îles des archipels du golfe du Mexique; mais là même il y a eu des exceptions. Toutefois les Caraïbes comptent à peine dans les populations de cette contrée. Sur le continent, il en a été tout autrement. Malgré les massacres accomplis par les conquistadores, la race locale forme encore le fond de la population dans toute l'Amérique espagnole et portugaise. Ici pourtant il n'y avait pas seulement antagonisme de race et guerre à outrance; il y avait en outre, du côté des Européens, la supériorité des armes, la force que donne la civilisation, le dédain qu'elle inspire pour la vie de l'homme sauvage ou prétendu tel.

Entre les Aryens et les Allophyles, il n'existait pas de différences aussi tranchées. Les moyens d'attaque et de défense étaient à peu près les mêmes. Les terres incultes et couvertes de forêts ouvraient aux indigènes des retraites sûres. Les envahisseurs n'auraient pu, quand ils l'auraient

voulu, détruire les peuples qui occupaient avant eux les terres où nous vivons. Les deux races ont forcément vécu tout au moins dans le voisinage l'une de l'autre et se sont plus ou moins mêlées; elles ont dû former des associations. La formation d'une population mixte devenait inévitable. En effet, les violences d'une conquête barbare entraînent elles-mêmes des unions. Le temps d'ailleurs calme les haines et adoucit les répugnances. Les Aryens et les Allophyles durent se mélanger d'autant plus aisément que les vainqueurs n'étaient certainement pas de beaucoup au-dessus des vaincus au point de vue de l'état social (1). De là naquirent ces populations à caractères mixtes qu'on rencontre partout. Parfois aussi les races se juxtaposèrent pour ainsi dire, et occupèrent la même contrée, se mêlant sans doute en partie, mais sans se confondre entièrement. De là ces *îlots* signalés déjà sur plusieurs points de l'Europe, et en particulier ceux que présentent les régions baltiques, objet de notre étude.

Les Esthoniens, les Lives, les Finnois de

(1) Ce que nous savons de la sépulture de Solutré, étudiée avec tant de soin par M. de Ferry au point de vue archéologique, par M. Pruner-bey sous le rapport de l'anthropologie, justifie tout ce qui précède. (*Matériaux pour servir à l'histoire naturelle de l'homme*, 1870.)

Courlande, les populations qui leur ressemblent physiquement et parlent comme eux une langue finnoise, sont les descendants de la petite race humaine qui a vécu en Europe pendant l'époque quaternaire (1).

C'est là un fait qui ressortira certainement de plus en plus de la comparaison entre les ossements des races fossiles et ceux des populations actuelles. Dès à présent il est difficile de conserver des doutes lorsqu'on a confronté les trois têtes osseuses d'Esthoniens généreusement cédées à notre Muséum par le Cabinet d'histoire naturelle de Saint-Pétersbourg avec certains restes hu-

(1) Je n'ai pas à m'occuper ici des races quaternaires, caractérisées par une grande taille et un crâne allongé d'avant en arrière (*race dolichocéphale*). Je me borne à dire que l'existence de ces races permet de résoudre d'une manière au moins plausible quelques-unes des difficultés qui ont soulevé dans ces dernières années d'assez vives discussions. Elle explique le mélange des types offert par la population basque. On y trouverait aisément l'origine des *Iotnes*, ou géants finnois de M. Nilsson. J'ajoute que je crois avoir découvert, chez certains habitants du cœur de nos landes bordelaises, des descendants nettement caractérisés de l'une de ces races (*R. de Cro-Magnon*). Malheureusement, je n'ai pu me procurer encore les têtes osseuses dont l'étude est nécessaire pour confirmer ou infirmer cette appréciation fondée pourtant sur un examen attentif des caractères extérieurs. Quant à la grande race fossile qui peuplait le bassin du Rhin, elle nous est encore trop peu connue pour permettre des rapprochements avec les races actuelles.

mains trouvés en France et en Belgique (1). Les mâchoires inférieures de deux d'entre elles présentent au plus haut degré les particularités remarquables qui caractérisent les mâchoires découvertes par M. Boucher de Perthes dans les terrains quaternaires de Moulin-Quignon, et quelques-unes de celles que M. Dupont a retirées des cavernes si habilement explorées par lui. La troisième offre dans son ensemble une ressemblance non moins frappante avec les têtes humaines fossiles extraites des mêmes cavernes par le savant belge. Les têtes fossiles et les têtes contemporaines présentent entre autres, à des degrés divers, mais parfois d'une manière extrêmement prononcée, cette projection des dents en avant qu'on appelle *prognathisme*, et que l'on a longtemps regardée comme caractérisant les races nègres. Enfin, coïncidence bien remarquable, les débris fossiles semblent indiquer, dans la population primitive, l'existence de deux types peu différents l'un de l'autre, tout comme nous l'avons trouvé chez les Esthoniens de nos jours.

Dans l'état actuel de nos connaissances, tout tend à montrer que les Allophyles des régions

(1) J'ai fait connaître les traits anatomiques les plus saillants que présentent ces têtes osseuses, et les rapprochements auxquels elles conduisent, dans une note déjà ancienne (*Bulletin de la Société d'anthropologie*, 2e série, t. I).

baltiques sont bien les descendants directs des hommes qui ont vécu en France et en Belgique en même temps que les éléphants et les rennes.

Quiconque se fait une idée juste de la signification du mot *race;* quiconque admet, comme je le fais moi-même, la puissance modificatrice exercée sur tous les êtres vivants par l'ensemble des *conditions d'existence*, ou en d'autres termes par *le milieu*, se demandera peut-être comment les Esthoniens peuvent ressembler encore à leurs ancêtres fossiles. Ici nous sommes en présence d'un laps de temps impossible *encore* à évaluer en années, mais qui remonte bien au delà des plus lointains souvenirs de l'humanité. Pendant cette longue suite de siècles, l'Europe a été le théâtre de modifications profondes portant sur le sol lui-même, et plus encore sur le climat. On est en droit de demander s'il est vraiment possible que des hommes aient traversé des révolutions semblables sans perdre leurs *caractères de race.*

Les faits géologiques et paléontologiques qui suggèrent cette objection fournissent en même temps les moyens d'y répondre.

Les Esthoniens, les Lettons et leurs frères ont vécu sous l'empire de conditions générales d'existence bien peu différentes depuis ces temps re-

culés jusqu'à nos jours. Le sol et le climat sont restés pour eux à peu près ce qu'ils étaient pour leurs pères. Ceux-ci habitèrent, il est vrai, les portions *aujourd'hui* tempérées de l'Europe. Mais ce fut aux temps de l'*époque glaciaire*. Or, à cette époque, ainsi que je l'ai déjà rappelé, la mer chargée de glaces flottantes couvrait une grande partie du continent actuel, et pénétrait dans les terres par des golfes nombreux et profonds. D'autres causes encore inconnues s'ajoutant à la précédente, la température avait étrangement baissé. D'énormes glaciers enveloppaient toutes nos chaînes de montagnes, et comblaient les vallées qui séparent aujourd'hui les Alpes du Jura. La faune, la flore étaient en harmonie avec ce milieu. Les éléphants, les rhinocéros, aujourd'hui disparus, étaient couverts d'une épaisse toison; le bœuf musqué, maintenant relégué au delà du 61ᵉ parallèle, habitait notre Périgord; le renne descendait jusqu'aux Pyrénées. En somme, jusque dans la France méridionale, le climat était humide, froid, et par conséquent très-semblable à celui des régions baltiques actuelles.

Quand s'ouvrit une nouvelle période géologique; quand le fond de la mer se souleva pour donner à notre continent le relief que nous lui connaissons; quand la température s'adoucit, les plantes et les animaux pour qui elle devenait

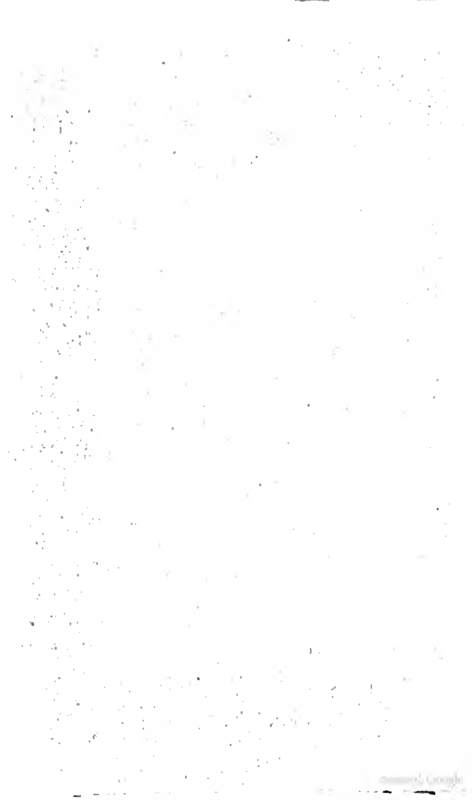
trop élevée accompagnèrent les glaces qui reculaient vers le nord et peuplèrent les terres récemment émergées. Bien des tribus humaines durent les suivre, entraînées, elles aussi, par leurs habitudes, par l'attrait du monde qui s'ouvrait devant elles, par les nécessités de la chasse, comme le sont de nos jours les Peaux-rouges d'Amérique. Peut-être aussi les premières invasions âryennes refoulèrent-elles dans les âpres solitudes du bassin de la Baltique une partie des Allophyles, qui y trouvèrent la liberté jusqu'au moment où le flot des Slaves déborda jusque chez eux (1).

Quoi qu'il en soit, reculant pas à pas devant le changement de leurs conditions d'existence premières, et constamment placés dans un milieu

(1) Cette manière de comprendre l'origine et les migrations des Finnois de la Baltique est en désaccord avec la manière de voir de quelques écrivains de grand mérite qui les regardent comme venus du nord-est. Sans entrer dans une discussion qui m'entraînerait trop loin, je me bornerai à faire remarquer que mon opinion repose principalement sur les données assez récemment acquises, mais certaines, au sujet des modifications climatériques subies par notre hémisphère. A l'époque où l'homme quaternaire vivait en France, les *toundras* de l'Iénisséi et toutes les localités analogues, ou n'existaient pas, ou étaient inhabitables. Mais peut-être, en se dirigeant vers le nord après l'époque quaternaire, ces peuples se rapprochaient du point de départ primitif de leur race. Nous savons aujourd'hui que l'homme vivait en France et en Californie dès les temps tertiaires. Il devait occuper au moins un certain nombre de points intermédiaires. A cette époque, le mammouth et le rhinocéros

fort analogue à celui qu'ils avaient quitté, les habitants de l'Europe primitive ne pouvaient que conserver leurs traits caractéristiques aussi longtemps que le croisement avec une autre race ne viendrait pas les altérer. Voilà pourquoi les Esthoniens de nos jours ont tous les traits ostéologiques essentiels de l'*homme quaternaire* de la France et de la Belgique.

à narines cloisonnées vivaient en Sibérie (Murchison, de Verneuil, Keyserlink et d'Archiac...). Le renne, que M. Lartet regardait comme d'origine asiatique, était sans doute leur compagnon. Toujours est-il qu'on voit ces animaux arriver à peu près ensemble sous nos latitudes pendant la courte période de transition qui sépare l'époque tertiaire de la période glaciaire. Il est évident qu'ils fuyaient devant le froid comme le renne, seul survivant, a fui plus tard devant la chaleur. L'homme, qui a fort bien pu vivre à côté d'eux dans la haute Asie, a dû les suivre dans leurs migrations, et pour les mêmes raisons et pour obéir à ses instincts de chasseur. — Sans doute, ce n'est là qu'une conjecture, mais elle concorde du moins avec beaucoup d'autres faits. L'archéologie préhistorique dira peut-être un jour si elle est réellement fondée.



IV

MÉLANGE DES RACES FINNOISES ET ARYENNES

Que les Allophyles aient précédé les Aryens en Europe, c'est ce qui est incontestable; que les populations actuelles résultent du mélange de ces deux éléments, c'est, je le répète, ce qui deviendra de plus en plus évident à mesure que l'on étudiera la question de plus près.

En m'exprimant ainsi, je sais que j'aborde un terrain délicat, que je touche à une question obscurcie par une de ces erreurs que je signalais plus haut, par des préventions que je voudrais combattre.

A la suite de luttes politiques et sous l'empire de sentiments dignes de la plus sérieuse sympa-

thie, mais qui les ont égarés, d'excellents esprits ont admis l'existence d'un antagonisme radical entre les races âryennes et finnoises. L'*Iran* et le *Touran*, disent-ils, ont constamment été en lutte; ils ne sauraient habiter en paix le même sol, encore moins s'unir et se fondre. Une observation un peu attentive suffit pour réfuter ces théories exclusives. Dans Paris même, on constate sans trop de peine des traces bien marquées de sang finnois. Le fait est bien plus évident encore sur certains points de notre territoire, dans la Basse-Bretagne méridionale par exemple. Là j'ai retrouvé jusqu'à ces *femmes presque naines* dont je parlais tout à l'heure. Nous n'avons pas à rougir des résultats du mélange. Quelque malheureux que nous soyons en ce moment, l'ennemi ne rayera le nom français d'aucune page de l'histoire; et certes les enfants de notre vieille Armorique ont assez fait leurs preuves en tout genre pour qu'on puisse accepter sans répugnance une certaine communauté d'ancêtres avec eux.

Rapprochons ces faits qui nous touchent de ceux que présentent les bords de la Baltique et le bassin de la Vistule. Sans recourir à des migrations dont l'histoire aurait perdu toute trace, nous expliquerons aisément un fait signalé par M. Duchinski. « Les caractères distinctifs

» des Armoriques tracés par César ont, dit cet » auteur, des analogies avec ceux des Lithua- » niens. Les Polonais qui ont séjourné en Bre- » tagne s'accordent à trouver une foule de points » de ressemblance entre les Bretons actuels et » leurs compatriotes, surtout ceux qui avoisinent » la Lithuanie (1). » C'est que le mélange du sang finnois et du sang âryen s'est opéré dans les deux contrées. Seulement, dans le bassin de la Baltique, c'est au Slave que s'est unie la race allophyle; c'est avec le Celte qu'elle s'est croisée chez nous.

Les traces de ce mélange sont partout dans les contrées qui nous occupent. Malte-Brun, parlant des Samogitiens, s'exprime ainsi. « Il semble y » avoir deux races en Samogitie : une de haute » stature, qui descend des Goths ou des Wendes » qui ont occupé ces contrées à des époques très- » anciennes; l'autre petite et trapue, mais dure » et robuste comme les Lettoniens (2). » La Samogitie n'est qu'une ancienne province de la Lithuanie; les habitants ne sauraient guère différer, et l'on n'est pas surpris de voir Malte-Brun les regarder comme étant le même peuple. — Un ancien voyageur allemand, Herberstein,

(1) Planche XXVIII (*note*).
(2) Malte-Brun, t. VI.

cité par Prichard (1), caractérise la population de la Prusse en disant qu'elle est composée de *géants* et de *nains*. La diversité des races est ici nettement accusée par l'exagération même de l'auteur; et ce n'est certes pas une *race naine* que les anthropologistes rattacheront, soit aux Goths, soit aux Slaves.

Enfin, nous avons vu qu'il existe au nord-est de l'aire que nous étudions des groupes finnois presque purs. Si les renseignements ne nous manquaient, on en trouverait certainement ailleurs. Quoique peut-être un peu plus grands que les Lettons ou les Esthoniens, les Poméraniens doivent leur tenir de bien près, si j'en juge par ce que m'en ont dit plusieurs personnes qui ont eu sous les yeux cette partie de l'armée prussienne (2).

(1) Herberstein, *Researches into the physical history of Mankind*, t. III.

(2) Je dois citer entre autres M. Rochet, mon collègue à la Société d'anthropologie, dont le témoignage a une double importance, grâce à ses habitudes d'artiste et à la direction spéciale qu'il a donnée à ses études.

V

CHANGEMENT DE LANGAGE

L'aire que j'attribue aux races finnoises est, on le voit, beaucoup plus étendue que celle qui leur est généralement accordée. C'est que je prends pour guide les caractères physiques, et que l'on n'a guère écouté jusqu'ici que les enseignements de la linguistique. Or, dans l'étude des races humaines, les premiers ont incontestablement une importance, une valeur supérieures.

Les invasions ne peuvent rien ou presque rien sur la taille, les traits, le teint d'une population. Le mélange même des races respecte en partie ces *caractères physiques;* grâce à l'ata-

visme, ils reparaissent de temps à autre dans leur intégrité première, même après des siècles de métissage.

Il en est autrement des caractères linguistiques. Ceux-ci peuvent disparaître assez rapidement, et sont alors effacés sans retour. En cas de conquête, la race victorieuse impose toujours au bout d'un certain temps sa langue à la race vaincue. L'histoire du monde entier, celle des peuples européens, fourmillent d'exemples de ce genre.

Lorsque le souvenir d'un changement de cette nature s'est perdu, quelque récent qu'il soit, il donne souvent lieu à d'étranges méprises. On rattache à la même souche et l'on regarde comme sœurs les populations parlant un même langage; on déclare anéantie celle dont la langue s'est effacée. Des recherches souvent difficiles sont alors nécessaires pour retrouver les origines vraies, pour reconnaître la réunion sur un terrain parfois très-circonscrit d'éléments ethnologiques fort différents. C'est ainsi que l'adoption générale de l'espagnol par les descendants des Guanches avait fait croire à l'extinction de cette race, lorsque M. Sabin Berthelot vint en révéler l'existence, montrer que la majeure partie des Canariens lui appartiennent, et qu'il existe encore plusieurs familles dont les ancêtres di-

rects luttèrent contre Béthencourt et ses compagnons (1).

Quelque chose d'entièrement semblable, mais accompli sur une échelle beaucoup plus vaste, s'est évidemment passé dans les contrées qui nous occupent. Les langues slaves dépossédèrent les langues finnoises par cela seul que les premières étaient parlées par la race conquérante. Mais les caractères physiques trahissent cette usurpation. La Samogitie, cette province lithuanienne où les deux types sont encore si bien tranchés, est en même temps celle où se retrouve encore le lithuanien le plus pur (2), c'est-à-dire la langue âryenne, qui se rapproche le plus du sanscrit. Le *borussien* ou *vieux prussien*, que parlait encore vers la fin du XVIIe siècle (3) cette population mélangée de *géants* et de *nains*, n'était, à proprement parler, qu'un dialecte du lithuanien. Au reste, Thunmann, dont Malte-Brun paraît adopter les idées, croit avoir trouvé de nombreuses traces de finnois dans cette langue aussi bien que dans celle des Lettons. Ici donc la

(1) *Mémoire sur les Guanches* (*Mémoires de la Société d'ethnologie*, t. I, et *Histoire naturelle des Canaries*).

(2) « The chief locality for the chief dialect of the Lithuania » is Samogitia. » (Latham, *Elements of comparative Philology*.)

(3) Malte-Brun donne comme date de l'extinction du vieux prussien l'année 1683.

linguistique elle-même confirmerait les conclusions déjà justifiées par l'étude des caractères physiques (1).

Quand la colonisation succède à la conquête, les populations indigènes, toujours plus nombreuses que les envahisseurs, forment longtemps des groupes où l'élément étranger ne pénètre que très-lentement, où tout se conserve, la langue comme les caractères physiques : c'est encore ce qui s'est passé dans la région qui nous occupe. Au dire de Thunmann, un îlot finnois de ce genre existait encore dans la Prusse orientale, vers 1259 (2). Les Lives, les Esthoniens, les Courlandais de nos jours ne sont pas autre chose.

Mais l'ascendant de la race dominatrice l'emporte nécessairement à la longue. La langue finnoise a totalement disparu en Prusse. Il en sera tôt ou tard de même en Esthonie, en Livonie, en Courlande. Déjà, en 1862, il ne restait dans cette

(1) Je dois faire remarquer qu'Adelung a contesté quelques-uns de ces résultats. Selon lui, il n'existe pas de mots finnois dans les langues lithuaniennes, et l'on n'en trouve que chez les Lettons, voisins des Lives. Thunmann et Adelung admettent également dans le lithuanien des éléments gothiques. Mais Malte-Brun, qui a fait de cette langue une étude spéciale, pense que ces ressemblances pourraient bien tenir au fonds commun de toutes les langues indo-germaniques.

(2) Malte-Brun.

dernière province que deux mille personnes environ employant l'un ou l'autre des deux dialectes finnois anciennement usités. En Livonie, *douze* individus seulement parlaient encore la langue de leurs pères (1). Évidemment, dans quelques années, quiconque se laissera guider par la philologie seule croira pouvoir affirmer que les Lives ont entièrement disparu.

Là est la cause de l'erreur dans laquelle sont tombés Adelung et Prichard. Tous deux n'ont tenu compte que des données linguistiques, et, trouvant un certain nombre de mots gothiques dans les langues lithuaniennes, ils en ont conclu que de la Vistule au Memel les populations devaient leur origine à un mélange de Slaves et de Germains. Certainement aucun physiologiste, aucun homme un peu au courant des phénomènes du croisement n'adoptera cette manière de voir. Ce n'est pas de l'union de *deux races grandes* que peut sortir un peuple de *géants* et de *nains*.

Nous savons d'où viennent les *nains*, mais d'où sont sortis les *géants?* Ici la linguistique retrouve tous ses avantages. Elle nous montre dans les divers dialectes lithuaniens des langues entièrement slaves mélangées seulement de quel-

(1) Latham.

ques mots gothiques. Elle nous apprend par cela même que la grande race de ces contrées est probablement elle-même un produit mixte dont l'élément slave forme de beaucoup le fond principal. L'élément goth n'y est entré que pour une faible part et y a joué un rôle entièrement subordonné. L'étude du langage confirme donc de tout point les données historiques qui montrent les Goths comme ayant été expulsés par les Slaves.

VI

ARRIVÉE DES GERMAINS AUX XIIe ET XIIIe SIÈCLES

En somme, des Finnois, puis des Slaves plus ou moins purs, plus ou moins mélangés, tels ont été, jusqu'au milieu du XIIe siècle, les seuls éléments ethnologiques dans toute la région comprise de l'Esthonie au Mecklembourg. La race slave dominait sans doute politiquement, et c'est à elle que se rattachait la très-grande majorité de la sauvage aristocratie qui régissait ces tribus (1). Tout au plus quelques Goths, quelques Vandales restés en arrière et acceptant le joug des Slaves, peuvent-ils

(1) Malte-Brun avait déjà fait une observation analogue. Cet auteur insiste à diverses reprises, mais malheureusement d'une manière générale, sur les différences qui distinguaient les chefs pruczi de leurs subordonnés.

avoir mêlé leur sang à celui de ces derniers. Quant à l'élément germanique proprement dit, il n'accuse sa présence par aucun signe appréciable, et l'histoire est absolument muette à son égard.

Le commerce et la religion, telle qu'on l'entendait alors, vinrent modifier cet état de choses.

En 1158, un bâtiment brémois, frété pour l'île de Gothland, fut poussé par les vents jusque vers l'embouchure de la Dwina (1). Les marchands qui le montaient trouvèrent sur cette côte des populations vivant à peu près comme les tribus sauvages de nos jours, et très-disposées à échanger de riches fourrures pour du sel, des toiles communes et d'autres objets en rapport avec les besoins d'une société dans l'enfance. Les Hanséatiques accoururent et se partagèrent les bénéfices d'un commerce analogue à celui qui se pratique aujourd'hui avec les Peaux rouges, dans l'Amérique du Nord. Comme nous le faisons encore, ils envoyèrent des agents qui s'établirent sur les points les plus favorables, et qui, pour protéger les personnes et les marchandises contre l'agression des indigènes ou des pirates danois, élevèrent des forteresses. C'est ce que nous appelons aujourd'hui des *comptoirs*.

(1) Cantu, Malte-Brun.

La race germanique prit ainsi pied sur les terres des Slaves. Toutefois elle ne se serait guère éloignée des côtes, si elle avait obéi uniquement à l'impulsion née des intérêts commerciaux. Un mobile plus puissant ne tarda pas à la conduire jusque dans l'intérieur du pays.

Dès l'an 997, saint Adalbert, archevêque de Prague, avait essayé d'introduire le christianisme chez les *Pruczi* ou *Prutzi*, population que l'histoire mentionne pour la première fois vers cette époque, qui occupait à peu près la Prusse orientale actuelle, et dont les nombreuses tribus semblent avoir été reliées entre elles par une organisation sacerdotale commune. Toujours est-il que ces Prussiens primitifs étaient fort attachés à leurs croyances. Adalbert, ayant pénétré sur le territoire sacré d'un sanctuaire appelé *Romov* ou *Romowe*, fut massacré comme sacrilége. Un siècle environ s'écoula sans autre tentative de conversion.

En 1106, un moine, nommé Maynard, se joignit à des marchands et reprit l'œuvre interrompue, mais en s'adressant aux Lives de la Livonie. Menacé à son tour, il fit construire plusieurs forts dont il fallut faire venir par mer tous les matériaux. Le titre d'évêque d'Yaküll récompensa ce zèle actif et conquérant. Maynard eut pour successeurs deux de ces prélats guerriers

qui, dans l'ardeur de leur prosélytisme, oubliaient volontiers l'horreur professée par l'Eglise pour l'effusion du sang humain. Le premier, Berthold, d'origine saxonne, fut chassé par la force des armes; revint à la tête d'une armée, défit les Lives, et fut tué en les poursuivant. Le second, Albert d'Asseldern, aidé par l'empereur et par le roi de Danemark, se mit à la tête d'une croisade, aborda avec vingt-trois vaisseaux sur la rive septentrionale de la Duna, et y bâtit en 1200 la ville de Riga, dont il occupa le siége pendant vingt-huit ans.

Pour s'assurer un appui moins précaire que celui des croisés, le belliqueux évêque appela autour de lui des nobles allemands, et leur distribua les terres conquises, à charge de service militaire. En outre, il fonda l'ordre des chevaliers porte-glaives, qui subjuguèrent les Esthoniens.

Christian, apôtre et évêque de Prusse, suivit l'exemple d'Albert, et institua les frères de la Milice du Christ. Mais, dans une bataille qui dura deux jours, les Prussiens tuèrent tous les chevaliers de cet ordre, à l'exception de cinq. Alors Christian appela au secours de sa propagande les chevaliers Teutoniques, déjà illustrés par leurs combats contre les infidèles d'Orient. Ceux-ci se hâtèrent d'accourir, et, réunis aux Porte-glaives, qui se fondirent bientôt avec eux, ils commen-

cèrent contre les païens de la Baltique une guerre acharnée (1), qui entraîna souvent la Pologne, menacée, elle aussi, par la puissance envahissante des chevaliers, et que les Prussiens appelèrent maintes fois à leur aide.

Nous n'avons pas à raconter les péripéties de ces luttes. Rappelons seulement qu'au commencement du xve siècle, l'ordre Teutonique possédait l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, la Samogitie, la Prusse, la Pomérellie et la Nouvelle-Marche (2) ; en d'autres termes, ils étaient maîtres d'une grande partie de l'aire territoriale que nous étudions.

Dans leurs luttes avec les indigènes, les chevaliers se faisaient aider par des colons appelés de toutes parts, mais principalement d'Allemagne, et qui formèrent surtout la bourgeoisie des villes, tandis que les campagnes restaient abandonnées à la race slavo-finnoise. Eux-mêmes étaient en grande majorité Allemands. Partout où les conduisait la fortune des armes, ils imposaient *violemment* avec la religion chrétienne leurs lois et *leur langage* (3). Voilà comment la race germanique pénétra au cœur des populations locales. Voilà

(1) Les conquêtes de l'ordre Teutonique dans ces contrées commencèrent vers l'an 1230.

(2) Malte-Brun.

(3) Cantu, Malte-Brun, signalent spécialement ce dernier fait.

surtout comment la langue allemande, la langue des vainqueurs, déposséda les divers dialectes slaves en Prusse, en Brandebourg, etc.; comment elle pénétra de plus en plus en Esthonie, en Livonie et en Courlande. Si la victoire de Tannenberg, remportée en 1410 par les Polonais, n'avait pas arrêté le développement de la puissance teutonique; si la Pologne avait été subjuguée comme les contrées qui la bordent au nord, nul doute que la langue polonaise n'eût disparu de même, et que la terre des Jagellons ne fût aujourd'hui proclamée territoire allemand.

L'avénement de la maison régnante de Prusse dut étendre et activer encore la transformation dont nous recherchons les causes. En 1411, Frédéric, comte de Hohenzollern et burgrave de Murberg, avait obtenu de l'empereur Sigismond de Hongrie, au prix de 400,000 florins d'or, la *marche* de Brandebourg et la dignité d'électeur. Un de ses descendants, Albert, grand maître des chevaliers Teutoniques, embrassa la réforme de Luther, et *sécularisa* l'ordre militaire qui l'avait choisi pour chef. En revanche, il fut reconnu duc héréditaire de la Prusse orientale sous la souveraineté de la Pologne. En 1618, par le mariage de sa fille avec Jean-Sigismond, ce fief revint à la branche régnante de Brandebourg, tandis que la Prusse occidentale restait province polonaise. Je

n'ai pas à raconter comment des *partages* successifs ont renversé cet état de choses.

Ainsi disparut, après avoir duré près de trois siècles, l'empire fondé par les chevaliers Teutoniques; ainsi prit naissance celui qui pèse aujourd'hui sur nos destinées (1). On voit combien Cantu a pu dire avec raison que l'histoire de la Prusse à ses débuts est la suite ou plutôt un épisode de l'histoire des croisades.

En passant définitivement aux mains d'un prince allemand, en conservant à titre de *nobles* la plupart des anciens chevaliers de même origine, ce pays devait se germaniser de plus en plus dans les hautes classes, tandis que le fond de la population restait le même. Toutefois l'élément slavo-finnois, tel que l'avait fait la première conquête, fut loin de disparaître, même dans la noblesse. L'ancienne aristocratie des Pruczi n'avait pas lutté pour son indépendance avec autant de persévérance et de ténacité que les populations. Malte-Brun revient sur ce point à diverses reprises, et Cantu confirme ses appréciations générales par une foule de détails. Une partie des anciens chefs avait accepté le joug de l'ordre Teutonique. Plusieurs même étaient entrés dans

(1) La paix de Cracovie, qui consacra cette transformation, fut signée en 1525.

ses rangs. Leurs descendants prirent ainsi nécessairement place à côté des chevaliers germains sécularisés et de leurs fils. Certainement plus d'une famille noble prussienne a là ses origines, et des recherches généalogiques faites à ce point de vue auraient un véritable intérêt ethnologique.

VII

IMMIGRATION FRANÇAISE AU XVII[e] SIÈCLE

Je reconnais bien volontiers que les croisades ont eu pour causes premières le désir de propager la foi chrétienne et des croyances, étrangement interprétées, il est vrai. Toutefois elles satisfaisaient et surexcitaient également des passions purement terrestres, l'ambition et l'amour du lucre. Les ordres guerriers qu'elles enfantèrent, l'ordre Teutonique en particulier, se firent promptement distinguer sous ce triste rapport (1). D'autres événements religieux et des mobiles plus

(1) L'orgueil et le luxe des chevaliers Teutoniques ne le cédaient en rien à tout ce qu'on a dit des Templiers. Dans un dîner servi en 1363 par le grand maître Wallenrod aux douze chevaliers les plus distingués de son armée, le repas ne

purs amenèrent en Prusse, en Brandebourg surtout, des éléments ethnologiques bien étrangers à ceux que nous avons signalés.

Dès 1614, le margrave Jean-George avait renoncé aux doctrines de Luther pour embrasser celles de Calvin. Ses successeurs restèrent attachés à cette branche du protestantisme. Ce fut la seule grande cour calviniste de l'Allemagne. Lorsque, oubliant ses promesses et ses opinions premières, Louis XIV commença la persécution des réformés français, un certain nombre émigrèrent de l'autre côté du Rhin. Assez mal accueillis par les princes luthériens, ils s'adressèrent à ceux qui partageaient leurs croyances. Frédéric-Guillaume, alors souverain du Brandebourg, comprit la portée de ce mouvement. Il mit tout en œuvre pour amener dans ses États une population honnête, laborieuse, qui apportait avec elle des éléments de prospérité inconnus dans le Nord, et qui devait combler les vides laissés par la guerre de Trente ans et par les guerres avec la Pologne. Cette politique intelligente porta ses fruits. Dès 1672, une communauté française, autorisée à célébrer le culte dans

compta pas moins de trente services. Les convives siégèrent sous des baldaquins de drap d'or. Ils furent servis dans une vaisselle d'or et d'argent que l'on changea à chaque service, et chacun d'eux reçut en don les objets dont il avait fait usage.

sa langue maternelle, existait déjà à Berlin, et l'un de ses membres était grand écuyer du souverain (1).

A peine Louis XIV avait-il révoqué l'édit de Nantes, que le Grand-Électeur répondit par l'édit de Potsdam (2), ouvrant ainsi aux émigrants français une seconde patrie dans toute l'étendue du terme. Ses représentants à l'étranger reçurent ordre d'aplanir pour eux toutes les difficultés du voyage. Les biens qu'ils apportaient furent affranchis de tous droits et péages. Aux agriculteurs on abandonna les maisons et les terres dont les possesseurs avaient disparu, et ces propriétés furent exemptées d'impôt pendant six ans. Aux industriels on accorda d'emblée le droit de bourgeoisie dans les villes, l'entrée dans les corporations de métiers. Aux gentilshommes on assura les droits et les prérogatives de la noblesse du pays. Des commissaires spéciaux furent créés pour veiller à l'exécution de ces mesures. Des institutions de crédit furent fondées pour subvenir aux premiers besoins, pour préparer l'avenir. Les réfugiés eurent, comme ils l'avaient eu en

(1) Charles Weiss, *Histoire des réfugiés protestants de France depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours.*

(2) La révocation de l'édit de Nantes fut signée le 22 octobre 1685; l'édit de Potsdam est daté du 29 du même mois.

France, leurs cours de justice, leurs consistoires, leurs synodes. Enfin, toutes les affaires qui les concernaient se traitèrent en français (1).

Il n'est pas surprenant qu'attirés par d'aussi grands avantages, les protestants français se soient portés en masse dans le Brandebourg. Leur consciencieux historien, Charles Weiss, en estime le nombre à 25 000 *hommes*, non compris ceux qui n'avaient pas attendu le dernier moment.

Comparé à la population indigène, ce chiffre est considérable. A la mort du Grand-Électeur, la Prusse entière ne comptait qu'un million et demi d'habitants. On voit que les réfugiés français durent apporter un fort appoint à celle des provinces qui les reçut presque tous au lendemain des guerres qui l'avaient dépeuplée. Aussi l'histoire les montre-t-elle rebâtissant presque seuls des villes détruites par Tilly et ses émules, créant dans la capitale même de nouveaux et les plus beaux quartiers, fondant de véritables colo-

(1) L'exemple du Grand-Électeur fut suivi par presque tous les princes qui se rattachaient à la famille de Brandebourg. On doit citer parmi eux Charles Ier, landgrave de Hesse-Cassel. Sans même attendre l'édit de révocation, il offrit un asile aux protestants persécutés. La seule ville de Cassel, qui ne comptait alors que 18 000 habitants, en reçut 3000, et le landgraviat 5000 ou 6000, dont environ 150 chefs de famille appartenant à la noblesse. (Ch. Weiss, *Histoire des réfugiés protestants de France depuis la révocation de l'édit de Nantes.*)

nies, repeuplant des cantons entiers, et défrichant de vastes territoires abandonnés depuis quarante ans (1).

Toutefois, pour apprécier à sa juste valeur le rôle joué dans le Brandebourg par les réfugiés français, il ne faut pas seulement les compter ; il faut surtout avoir présents à l'esprit les services qu'ils rendirent à leur nouvelle patrie et la position qu'ils surent y acquérir par cela même. Nous ne pouvons entrer ici dans des détails, et nous renvoyons à l'ouvrage de M. Charles Weiss, aux écrivains allemands, qu'il a résumés et complétés. Il sera facile de s'assurer que ces éléments nouveaux, venus d'un pays beaucoup plus avancé à tous égards, donna à la nation prussienne tout entière une impulsion inattendue. Presque toutes les sources de la fortune publique furent renouvelées et considérablement accrues, depuis la culture des jardins fleuristes et maraîchers jusqu'à celle des champs (2), depuis la fabrication des étoffes communes jusqu'au tissage des teintures de soie et de brocart, depuis la bouton-

(1) Entre autres exemples de ce genre, Ch. Weiss cite le comté de Ruppin, qui conservait à peine quelques habitants, et fut remis en culture par des laboureurs français. Ruppin est au cœur même du Brandebourg et à quelques lieues seulement de Berlin.

(2) Parmi les cultures introduites en Brandebourg par les Français, il est bon de mentionner la culture du tabac.

nerie et la chapellerie jusqu'à la joaillerie, depuis l'art d'arracher les métaux à la terre jusqu'à celui de les mettre en œuvre. Grâce aux fugitifs qu'elle avait accueillis, la Prusse échappa à la plupart des impôts qu'elle payait à d'autres États pour satisfaire à sa consommation, et les rendit tributaires à leur tour.

Au reste, la Prusse sut reconnaître les services rendus. Par suite des dispositions libérales de l'édit de Potsdam, aucun réfugié ne descendit dans les classes les plus inférieures de la population. Les plus humbles furent des colons libres, bientôt des cultivateurs aisés, ou prirent place dans la petite bourgeoisie et ne tardèrent pas à s'élever par l'intelligence et le travail. Un très-grand nombre s'établirent d'emblée au premier rang dans le haut commerce, dans la grande industrie, qui reçurent d'eux une impulsion toute nouvelle. En même temps, la cour, la diplomatie, l'armée, la magistrature, s'ouvrirent à une foule de familles françaises, dont plusieurs ont laissé des noms historiques. D'autres s'illustrèrent dans la science, la littérature, les arts. La plupart existent encore. Je ne pourrais les rappeler toutes, la liste en serait trop nombreuse. Il en est, du reste, comme celles des Ancillon, des Savigny, qui sont universellement connues. De nos jours, *la colonie* a dignement soutenu sa

vieille réputation en tout genre; mais on comprend qu'ici surtout je dois m'abstenir de rappeler des origines qu'on semble vouloir faire oublier (1). Je ferai seulement remarquer que, par suite des alliances contractées avec les familles locales, la France peut revendiquer sa part dans l'origine ethnologique de bien des illustrations portant une appellation tout allemande. Il suffit de nommer les deux Humboldt, Prussiens par leur père, Français par leur mère.

La France tout entière était représentée dans l'émigration protestante du Brandebourg. Pourtant les provinces du Centre et du Midi fournirent la plus large part. Metz et son territoire envoyèrent, il est vrai, trois mille réfugiés environ, qui presque tous se fixèrent à Berlin. Mais pour être partis de cette ville que l'Allemagne nous a enlevée, ces derniers n'étaient rien moins que des Germains. Les noms qui nous ont été conservés attestent tous une origine française. L'Anjou, le Poitou, l'Ile-de-France, le Béarn, le comté d'Orange, donnèrent un contingent considérable. Il semble toutefois que le Haut et le Bas-Languedoc furent représentés d'une manière spéciale

(1) Un grand nombre de ces familles ont déguisé et germanisé leurs noms, soit en changeant l'orthographe, soit en traduisant ceux qui étaient significatifs, tels que Lacroix, Sauvage, etc. (Voyez Ch. Weiss.)

dans cette exode, grâce surtout aux efforts et à l'activité de deux frères, François et Jacques de Gaultier. Ce furent les industriels de Nîmes, de Montpellier, de Béziers et des environs, qui apportèrent avec eux l'art de fabriquer diverses étoffes de laine, et Pierre Labry, originaire du Vigan, introduisit en Prusse le tissage des bas, toujours populaire dans nos Cévennes.

Ainsi le plus pur sang français a pénétré partout dans la province de Brandebourg, au cœur même du royaume de Prusse. Aujourd'hui ce sang coule dans les veines de la haute et de la basse bourgeoisie, de la grande et de la petite noblesse (1). A bien chercher, on trouverait, sans doute, que la grande majorité des individus composant les classes dirigeantes de la nation en a reçu sa part d'une manière directe ou indirecte.

Cette communauté de race ne nous a pas créé de sympathies en Prusse ; au contraire, peut-être. Purs ou métis, ces descendants des réfugiés de l'édit de Nantes sont tout aussi Prussiens de cœur et de sentiments que leurs compatriotes d'origine slave, finnoise ou germanique. Ils l'ont prouvé lors des invasions de Napoléon et de la guerre de l'indépendance ; ils l'ont hautement

(1) La famille régnante elle-même en a quelques gouttes, car Frédéric-Guillaume avait épousé la petite-fille de notre Coligny.

proclamé au début de la guerre actuelle par la voix de quelques-uns de leurs représentants les plus distingués.

La France doit souffrir en trouvant des ennemis dans ces descendants de ses fils. Mais, il faut bien l'avouer, elle n'a pas le droit de leur en faire un reproche. Jadis, à de bien rares exceptions près, elle s'associa tout entière à la grande faute, au grand crime de Louis XIV; elle chassa les protestants par des raffinements de persécution et de cruauté que n'avaient pas inventés les bourreaux de la Rome païenne. Elle les rencontra bientôt sur les champs de bataille; elle y a retrouvé aujourd'hui leurs descendants. Ce ne sont certainement pas les moins redoutables parmi nos adversaires. Dans ces anathèmes que la Prusse piétiste lance contre la France catholique il y a sans nul doute un écho lointain de nos vieilles guerres de religion, et l'on sait trop quelle source inépuisable de colère et de haines les hommes ont fait de cette doctrine que son fondateur résumait en deux mots : — Aimer Dieu, aimer le prochain.

Malgré leurs trop justes ressentiments, les *Français de Prusse* conservèrent la langue de la mère-patrie, et la répandirent partout. La partialité intéressée de Frédéric II leur vint en aide à ce point de vue. Le français remplaça le latin à l'Académie de Berlin ; il fut longtemps seul en

usage dans *la colonie;* il pénétra jusque dans les provinces les plus reculées, avec les arts, les industries, les méthodes agricoles nouvelles. Un moment on put croire que cette conquête pacifique irait jusqu'au bout, et que l'allemand subirait le sort qu'il avait fait subir à d'autres idiomes. Mais une vive réaction, qui avait sa source dans des sentiments que nous reconnaissons être justes et vrais, rendit bientôt la supériorité à la langue nationale. Les guerres de l'empire favorisèrent encore ce mouvement. Les descendants des réfugiés épousant en tout et pour tout les sentiments de la population qui avait accueilli leurs ancêtres, tendirent de plus en plus à se confondre avec elle. Tous ils joignirent la langue du pays à celle qu'ils tenaient de leurs pères. Les habitudes religieuses accusent nettement les progrès de cette révolution. Jusqu'en 1819, Berlin possédait sept églises où le culte se célébrait exclusivement en français. A partir de cette année, on y prêcha alternativement en français et en allemand. Dès 1830, l'allemand prévalut. Dans plusieurs grandes villes, qui toutes avaient eu leurs églises françaises, on ne prêche plus dans notre langue qu'une fois par an. Dans les petites villes et les villages la langue française est supprimée depuis longtemps (1).

(1) Ch. Weiss.

Toutefois la tradition de notre langue n'est pas encore perdue dans les familles. Par là s'explique un fait qui a pris une grande importance dans la guerre actuelle, dans les événements qui l'ont suivie. Il n'a été que trop aisé de trouver dans tous les rangs de la population et de l'armée des hommes parlant français avec pureté et sans accent allemand. Ces hommes n'ont pas eu de peine à se faire passer pour nos compatriotes, à se glisser partout, à surprendre et à trahir ce qu'il nous importait de cacher, à prêcher l'indiscipline et l'insurrection. Certes, si Linné eût vécu de nos jours, il n'eût pas manqué d'inscrire la révocation de l'édit de Nantes, et les suites que cet acte a eues pour la France, dans sa *Nemesis divina* (1).

(1) Linné admettait dans toute sa rigueur la doctrine de la punition des pères dans les enfants. Il expliquait ainsi les infortunes personnellement imméritées qui atteignaient, soit les individus, soit les familles. (Voyez le curieux article de M. Geffroy dans la *Revue des deux mondes*.)

VIII

CARACTÈRES INTELLECTUELS ET MORAUX

Il est une sorte de caractères moins faciles à préciser que ceux dont il a été question jusqu'ici, et qui n'en sont pas moins réels. Je veux parler des instincts, des aptitudes, des qualités et des défauts qui donnent à chaque civilisation, à chaque société humaine, sa physionomie, sa signification historique. En cas de croisement, il en est de ces caractères comme des autres. Chaque race apporte sa part au fonds commun, et la race métisse ne saurait récuser quoi que ce soit dans cet héritage. Il est donc important de rechercher ce qu'étaient à ce point de vue les éléments aujourd'hui plus ou moins fusionnés en Prusse.

Le Finnois de la Baltique, tel que le peint

l'histoire et qu'il se montre de nos jours encore là où il s'est conservé, est assez laborieux, médiocrement industrieux, patient, obstiné même, hospitalier, quoique se livrant difficilement aux étrangers. Doué d'instincts poétiques, surtout d'instincts musicaux, il était, il est encore très-attaché à ses traditions, à ses croyances religieuses ou superstitieuses. Amoureux de l'indépendance, il a résisté courageusement à la conquête, s'est révolté souvent, et, bien que réduit presque partout au plus dur servage, a conservé généralement une certaine fierté personnelle. Malheureusement ce qu'il y a de bon dans ce tableau est gâté par un trait qui semble être vraiment national. Le Finnois ne pardonne jamais une offense vraie ou supposée, se venge à la première occasion, et n'est pas difficile sur le choix des moyens. On explique ainsi la fréquence des assassinats en Finlande, chez les paysans appartenant à cette race (1).

Rien n'indique que l'esprit de conquête ait jamais animé les populations finnoises dont nous parlons. Cet esprit se montre, au contraire,

(1) Voyez Prichard et Malte-Brun, ainsi que l'article de M. Geffroy : *la Finlande et le Kalevala* (*Revue des deux mondes*, 15 janvier 1871). La plupart de ces traits de caractère répondent parfaitement au peu que nous savons des Pruczi ou Prussiens primitifs.

chez le Slave, comme chez tous les Aryens qui ont abordé l'Europe. Comme ses frères, il y est arrivé en barbare; il en avait les qualités et les défauts, fort bien résumés par M. A. Thierry (1). Toutefois il se distinguait par sa manière de combattre. Sa guerre était celle des embuscades. Il excellait à se tapir derrière une pierre, à ramper parmi les herbes, à se cacher des journées entières, attendant l'ennemi pour le frapper à l'improviste d'un javelot empoisonné.

Je ne veux parler ici ni des races germaniques, ni des races françaises. Dans les circonstances actuelles, je serais trop facilement accusé d'injustice ou de partialité. Je me borne à signaler la différence des rôles joués par chacune d'elles dans la contrée qui nous occupe. Les Germains arrivèrent en Prusse en conquérants sans pitié, et imposèrent aux populations une domination qui suscita de nombreuses et terribles révoltes. C'est par le fer et le sang qu'ils assirent leur domination. Les Français apportèrent avec eux une civilisation incontestablement supérieure, les arts, l'industrie, une foule d'éléments de progrès pacifiques. La différence des temps et des circonstances est évidemment pour la plus grande part dans ce

(1) Voyez les *Fils et successeurs d'Attila* (*Revue des deux mondes*, 1er novembre 1854).

contraste. Je suis le premier à reconnaître que des croisés français ne se seraient guère conduits autrement que les chevaliers Teutoniques. Toutefois, quelles qu'en aient été les causes, le fait est indiscutable, et il n'est pas sans intérêt de le constater.

IX

FUSIONS DES RACES. — ACTION DU MILIEU. LA RACE PRUSSIENNE

On croit généralement que, lorsque deux ou plusieurs races d'une même espèce se croisent, le produit est d'emblée et toujours intermédiaire entre les parents. C'est là une grande erreur. Les phénomènes du croisement sont bien autrement multiples et complexes.

Dans des unions répétées entre races, chacun des types primitifs peut l'emporter tour à tour, et accuser sa prépondérance dans des proportions très-diverses. En outre, de la combinaison de traits, de qualités, d'aptitudes différentes, sortent à chaque instant des caractères nouveaux, à peu

près comme le vert résulte du mélange du jaune et du bleu. Souvent aussi l'atavisme intervient, quelque complet que soit le mélange, et ressuscite en quelque sorte les éléments premiers. A la longue toutefois, l'ensemble se rapproche d'une moyenne tenant plus ou moins des souches originelles, tout en ayant acquis son cachet spécial, et la race croisée, la *race métisse*, finit par constituer un *type nouveau*.

Ces phénomènes se sont nécessairement accomplis en Prusse comme partout; et, nécessairement aussi, même les classes élevées de la société, même la bourgeoisie prussienne, se sont éloignées des races germaniques dont elles prétendent faire partie.

Enfin, pour l'homme comme pour les animaux, le *sang* n'est pas tout dans la constitution d'une race, et le *milieu* ne perd jamais ses droits. Toujours, partout il impose son empreinte aux êtres organisés et vivants soumis à ses influences. L'homme ne peut échapper à cette loi.

Or, dans les pays dont nous parlons, le croisement s'est opéré entre deux races locales et deux races immigrantes. Les premières, façonnées depuis des siècles aux influences spéciales du bassin de la Baltique, n'avaient plus de modifications à subir quand vint le moment du mélange. Le Finnois, le Slave, ont pu améliorer

leurs conditions d'existence, changer de religion, cultiver leur esprit, élever leur intelligence : leur nature fondamentale est nécessairement restée la même.

Il n'en pouvait être ainsi du Germain de la Souabe, pas plus que du Français originaire du bassin méditerranéen. Tous deux, ayant à subir des influences entièrement nouvelles, devaient inévitablement se modifier.

Or l'expérience a montré depuis longtemps qu'en pareil cas la modification s'opère *toujours* dans le sens des races locales (1). Le Germain, le Français, auraient naturellement tourné au Slave ou au Finnois. Les circonstances particulières qui accompagnaient ou motivaient leur émigration aidèrent encore à ce mouvement. Le chevalier teutonique, tout aussi désireux de conquérir que de convertir des payens, les rudes colons qu'il appelait à son aide, eurent à combattre les hommes et la nature; les émigrés de l'édit de Nantes eurent à surmonter les difficultés

(1) On comprend que je ne puis développer ici cette série de propositions relatives à la formation et à la constitution des races. Mais il me sera permis de rappeler qu'elles résument tout un ensemble de recherches publiées depuis bien des années, soit dans mes *Cours au Muséum*, soit dans diverses publications. — Voyez, entre autres, le *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*, 1857, et mes *Leçons d'anthropologie* dans la *Revue des cours scientifiques*, 1868.

de leur position. Ces luttes avaient lieu sur une terre ingrate et sous un ciel rigoureux. A cette école, l'intelligence grandit, les volontés s'affermirent, les courages se trempèrent comme les corps; mais aussi les cœurs s'endurcirent, l'ambition se développa, et la religion elle-même prit trop souvent un caractère sauvage. Ce ne fut plus le Dieu du Christ, le *père commun*, que l'on invoqua, ce fut Jéhovah *le vengeur* (1).

Ainsi a pris naissance et s'est constituée la *race prussienne*, race parfaitement distincte des *races germaniques* par ses origines ethniques et par ses caractères acquis (2).

Les éléments qui ont donné naissance à ce *type nouveau* ne sont pas d'ailleurs encore entièrement fusionnés. En dépit d'un vernis de civilisation emprunté surtout à la France, cette race en est encore à son moyen âge. Cela même

(1) On sait trop quel a été le rôle joué depuis bien des années en Prusse par le parti piétiste, et tout ce qu'il a fait pour fomenter et envenimer la haine contre la France. A Berlin même, quelques esprits plus sages et plus justes protestaient encore, il y a quelques années, contre ces emportements. En est-il un seul aujourd'hui qui aurait le même courage? (Voyez l'article de M. Ath. Coquerel : *Le parti piétiste, et Varnhagen de Ense*, dans la *Revue des deux mondes*, 1er février 1871.)

(2) M. Godron, bien que ne tenant compte que du mélange des Slaves et des Germains, et ne considérant que quelques traits de caractère, a dit avec raison : « Les Prussiens ne sont ni des Allemands ni des Slaves; les Prussiens sont des Prussiens. »

explique quelques-unes de ses haines et de ses violences.

En m'exprimant ainsi, je n'entends méconnaître ou nier aucune des fortes et sérieuses qualités des Prussiens. Les douleurs du moment ne me cachent rien de ce qu'il y a chez eux de vraiment estimable, peut-être même d'aimable pour leurs amis. On ne gagne rien à déprécier injustement un ennemi. Vainqueur, on diminue la gloire du triomphe; vaincu, on accroît la honte de la défaite. D'ailleurs, dans tous les cas, on doit rendre justice à chacun. Mais il est bien permis à un Français de n'être *que juste* envers une race qui, depuis plus d'un demi-siècle, s'est donné pour tâche l'anéantissement de la France; qui a proclamé hautement ce but de son ambition; qui l'a réalisé dans les limites du possible, en partie par des moyens sur lesquels le jour commence à se faire et que l'histoire flétrira, si même le monde civilisé tout entier n'a pas à lui en demander compte. Calomniés chaque jour par des feuilles à gages et jusque dans des documents officiels, nous avons bien le droit de protester et de montrer que nous ne sommes pas ce que disent nos ennemis, qu'ils sont loin d'être ce qu'ils prétendent.

L'histoire du siége de Paris suffit à cette double tâche. On la fera un jour avec détail, et le mo-

ment viendra où plus d'un de nos ennemis actuels rendra justice à une population de deux millions d'âmes qui, du premier jusqu'au dernier jour, s'est montrée également prête à souffrir, prête à se battre, et à laquelle il n'a manqué que des chefs.

Mais je dois laisser à d'autres le soin de tracer ce tableau avec les développements qu'il exige. Professeur au Muséum, je me borne à esquisser à titre d'épisode ce qui s'est passé dans cet établissement pendant le bombardement.

X

BOMBARDEMENT DU MUSÉUM

Le Muséum de Paris, avec les jardins et les bâtiments qui en dépendent, forme un quadrilatère irrégulier compris entre un quai et trois rues. La surface en est de 225 430 mètres carrés. Au sud, une ligne de maisons complète la rue de Buffon, et cache de vastes espaces dont je n'ai pas à m'occuper ici, bien qu'ils renferment les laboratoires d'anatomie comparée et de physique végétale, ainsi que des pépinières placées dans le voisinage de jardins particuliers et de quelques tanneries. A l'est, coule la Seine, fort large en cet endroit. Au nord, est placé l'entrepôt des vins et eaux-de-vie, mesurant 141 700 mètres carrés. A l'ouest, se trouve l'hôpital de la Pitié, dont les

bâtiments et les cours occupent 21 777 mètres carrés (1).

Il est important de tenir compte de ces chiffres, si l'on veut apprécier les faits à leur juste valeur. Tout d'abord il en résulte que le Muséum est complétement isolé.

Ajoutons qu'un baraquement destiné aux ambulances militaires avait été établi d'une extrémité à l'autre du jardin, le long d'une allée allant de la grande cour jusqu'au quai (2). Une autre ambulance fondée et desservie par quelques dames du Muséum avait été installée près de la rue Cuvier. Aucun de ces détails n'était certainement ignoré de l'ennemi, toujours si bien renseigné. Il savait bien que notre grand établissement scientifique ne renfermait *absolument rien* pouvant être utilisé pour l'attaque ou pour la défense, et qu'il était seulement devenu une *succursale de l'hospice de la Pitié* (3).

Dans des conditions pareilles, il eût été permis

(1) Tous ces chiffres sont tirés du *Dictionnaire administratif et historique des rues et monuments de Paris*, par MM. F. et L. Lazare, ouvrage dont les matériaux ont été puisés aux sources les plus officielles, l'un des auteurs étant un des chefs de la voirie de Paris.

(2) Voyez le plan.

(3) Dans les premiers temps de l'investissement, on avait, il est vrai, placé un certain nombre de bêtes à cornes dans l'allée qui longe la rue de Buffon, dans la portion comprise entre la

de se regarder comme étant à l'abri d'un bombardement. Toutefois, en présence de menaces officiellement répétées et du langage des journaux allemands, l'*assemblée des professeurs* chargée de l'administration du Muséum avait pris, dès le début du siége, les précautions nécessaires pour en sauvegarder les richesses scientifiques. La nature de l'établissement exigeait des mesures entièrement spéciales. Avant tout, il fallait parer au danger résultant de l'accumulation dans les salles d'au moins soixante-dix mille vases ou bocaux renfermant les préparations, les plantes, les animaux conservés dans l'alcool (1). Employés et professeurs mirent la main à l'œuvre. En quelques jours, cette masse d'objets inflammables fut à l'abri dans une espèce de crypte creusée sous le grand labyrinthe. Les pièces les plus précieuses, les échantillons uniques, des collections entières, dont la valeur résulte de leur ensemble même,

galerie botanique et le quai. L'administration du Muséum en réclama en vain l'éloignement : mais cette réserve alimentaire était épuisée depuis longtemps quand s'ouvrit le feu sur Paris; et les Prussiens le savaient bien, car fort peu de leurs obus se sont égarés dans cette direction (voyez le plan). Jamais, d'ailleurs, le Muséum n'a reçu, comme quelques autres établissements de Paris, des dépôts d'armes ou de munitions. Il n'a pas davantage servi de lieu de campement.

(1) A elle seule, la collection des Reptiles et des Poissons compte environ trente mille objets de cette nature.

furent descendus dans les caves. On put croire pendant trois mois que c'était autant de peine inutile. Mais on sait comment le 8 janvier, entre dix et onze heures du soir, éclata, *sans sommation aucune*, ce bombardement qui a motivé une solennelle protestation de la part des puissances neutres.

Ne reconnaît-on pas à ce trait le Slave tel que l'ont peint les auteurs classiques et M. Amédée Thierry? Il n'y a là qu'une différence de temps et de science. Au lieu des javelots de ses ancêtres, le Prussien nous envoyait *à l'improviste* ses obus à longue portée.

Les projectiles pleuvaient sur le Muséum et dans le voisinage. Professeurs, employés de tout grade, maîtres, domestiques, descendirent dans les caves ou cherchèrent un asile dans les galeries souterraines attenantes aux serres. Sans doute il était impossible qu'une certaine émotion ne se manifestât point à ces premiers moments. Sans doute, quand deux obus, éclatant presque coup sur coup, vinrent fracasser la serre des Orchidées et la serre des boutures à quelques mètres d'une foule composée en majeure partie de femmes et d'enfants, il y eut des moments d'angoisse et des cris d'effroi. — Mais on se fit vite aux sifflements, aux explosions des projectiles. Tous ceux qui ont passé quelques nuits

dans cette crypte peuvent attester combien le calme s'y rétablit rapidement. Ils se rappelleront longtemps le mélange de résignation et d'insouciance qui y régnait, les observations pleines de justesse, les réflexions fermes et sérieuses qui sortaient parfois des bouches les plus humbles dans le langage le plus naïf. Les piétistes de Berlin en auraient été, à coup sûr, étrangement surpris. Sans doute la gaieté française se trahissait jusque dans ces moments terribles par des saillies imprévues. Mais plaisanter et rire sous une pluie d'obus, est-ce donc là un signe de démoralisation et de pourriture morale?

Les services du Muséum, toujours fort complexes, marchèrent d'ailleurs avec la régularité accoutumée. Animaux et plantes furent soignés comme à l'ordinaire. Malgré ses quatre-vingt-cinq ans, notre illustre et vénérable directeur, M. Chevreul, parcourant de jour l'établissement, veillant chaque nuit dans la serre, ne prenant de repos qu'au soleil levé, donnait à tous un exemple que chacun voulait imiter. Aussi, dans tout le personnel du Muséum, si nombreux et si divers, il n'y eut pas un instant de défaillance. L'*effet moral* tant attendu, tant *annoncé* par les Prussiens, fut absolument nul. Comme preuve, il suffira de dire que les brèches des galeries furent fermées, que les plus hauts vitrages des serres

furent réparés en plein bombardement et pendant que les obus sifflaient au-dessus de la tête des ouvriers.

Au reste, grâce aux précautions prises, les dégâts causés par les obus furent surtout matériels et peu considérables. Les serres perdirent, il est vrai, des végétaux précieux qui n'étaient encore cultivés que chez nous, et qui se seraient répandus de là dans l'Europe entière. Les collections rapportées du Mexique furent broyées, et la science doit regretter quelques espèces, quelques genres nouveaux, dont l'étude était commencée. Dans les magasins de la conchyliologie, quelques types rares disparurent, et un certain nombre de tiroirs furent absolument bouleversés. Mais en somme les pertes auraient pu être bien plus nombreuses et plus graves. Dans les galeries de zoologie, un crocodile empaillé perdit sa tête; quelques lézards, également empaillés, furent éventrés. Parmi nos animaux vivants, une perruche fut tuée. Aucun des employés ne fut blessé.

Voilà le bilan du bombardement du Muséum.

Le bombardement du Muséum a-t-il été intentionnel et raisonné? ou bien cet établissement scientifique n'a-t-il reçu que des *projectiles égarés*, pour employer l'expression prussienne?

Les faits répondent bien vite à ces questions, et le lecteur en jugera.

Du 8 au 25 janvier, le Muséum et ses annexes ont reçu quatre-vingt-quinze obus, dont quatre-vingt-six ont atteint le Jardin des plantes proprement dit (1); la Pitié en a eu quarante-sept; cinq sont tombés dans la rue qui sépare ces deux établissements (2).

Ainsi 135 obus au moins sont tombés sur un espace d'environ 25 hectares. Mais ils n'y sont disséminés, ni d'une façon régulière, ni au hasard. — Voyons avec quelque détail comment ils sont distribués dans le Jardin des plantes.

Si l'on tire une ligne du bâtiment de l'anatomie comparée à l'extrémité orientale des galeries de minéralogie, on divise les terrains du Muséum en deux parties fort inégales.

La première, qui se termine au quai, est occupée surtout par la Ménagerie, l'École de botanique et les carrés de la culture. Du côté de la rue Cuvier, elle est bordée par *trois* logements de professeurs, ceux d'un certain nombre d'em-

(1) Voyez les observations qui accompagnent le plan.

(2) La portion de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire sur laquelle s'étend la Pitié a 200 mètres environ de long sur une largeur moyenne de 10 mètres. Elle représente donc à peu près 2000 mètres carrés qu'il faut ajouter aux chiffres donnés plus haut.

ployés, par les collections d'anthropologie et d'anatomie comparée réunies dans un seul local. Elle comprend environ 150 955 mètres carrés.

La seconde ne compte que 74 475 mètres carrés. On y trouve les logements de *neuf* professeurs et de quelques employés, l'administration, tous les laboratoires et magasins de la zoologie, toutes les galeries de zoologie, de botanique, de minéralogie, de géologie et de paléontologie; enfin, les serres chaudes et tempérées, placées à la base du grand et du petit labyrinthe.

Eh bien, de ces deux surfaces, dont l'une est plus que double de l'autre, la plus grande a reçu *dix-huit* obus, la plus petite *soixante-huit*.

Il y a plus. — Si, partant de la petite ambulance des dames du Muséum (ancienne maison Serres), on passe entre les deux labyrinthes (1) et les deux grandes serres, pour aboutir un peu au-dessus du milieu de la minéralogie, on partage en deux portions presque égales la région du jardin la plus frappée. Or, de ces deux parties, celle qui comprend le *petit labyrinthe* n'a reçu que *vingt-deux* projectiles; tous les autres, au nombre de *quarante-six*, se pressent dans celle

(1) Toutes les personnes qui ont visité le Muséum savent qu'on donne le nom de *Labyrinthes* à deux collines artificielles de grandeur inégale, et dont la plus élevée porte à son sommet un pavillon servant de belvédère.

où s'élève le *grand labyrinthe* surmonté de son belvédère.

Enfin, à lui seul, le grand labyrinthe, avec les serres échelonnées à sa base, a reçu vingt-cinq obus. Les serres furent frappées dès la nuit du 8 janvier, et le dernier obus destiné au Muséum éclata sur la terrase du labyrinthe, le 25, à dix heures du soir. Ajoutons qu'un grand nombre de projectiles restés en deçà ou tombés au delà du même massif l'auraient atteint, si la trajectoire n'eût été trop courte ou trop allongée (1).

Ces chiffres, ces particularités frappantes, réfuteraient au besoin l'étrange excuse invoquée par les autorités et la presse prussiennes pour expliquer comment des hôpitaux, des monuments, ont été si souvent frappés. Il est évident que des projectiles dirigés par ces artilleurs dont nous avons éprouvé tant de fois la redoutable adresse ne *s'égarent* pas en si grand nombre, d'une manière constante et pendant dix-sept jours, sur un point aussi bien déterminé que notre grand labyrinthe, en se répartissant tout autour presque régulièrement et devenant de plus en plus rares à mesure qu'ils s'en éloignent. Cette répartition n'est pas l'œuvre du hasard. Elle s'explique par une observation très-simple.

(1) Voyez le plan.

La colline artificielle du grand labyrinthe, qui n'est séparée de la Pitié que par une étroite terrasse et la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, fournissait un point de repère marqué sur tous les plans, sur toutes les cartes. L'ennemi en a évidemment fait usage. C'est sur cette butte qu'il a pointé ses canons comme sur une cible, s'en remettant peut-être aux incertitudes même du tir, pour éparpiller ses coups dans les environs. Mais il savait au besoin corriger ce que cette incertitude pouvait avoir d'excessif, et en voici la preuve.

Les premiers jours, les projectiles tombaient *à peu près exclusivement* au *sud* de ce mamelon. C'est pendant cette période que furent frappées les serres, les galeries de zoologie et de minéralogie, l'extrémité de l'ambulance élevée dans la grande allée. La maison historique de Buffon, isolée à l'angle sud-ouest du jardin et qui renferme trois logements de professeurs, fut cernée en tout sens par les obus, et ne fut sauvée que par une sorte de miracle. A partir du 19, le tir fut dirigé d'une manière *tout aussi constante* au *nord* du labyrinthe. Alors furent atteints les laboratoires et magasins consacrés aux mammifères, aux oiseaux, aux mollusques, aux zoophytes, aux reptiles, aux poissons, aux insectes; le bâtiment de l'administration, occupé en partie par M. Brongniart et sa famille; la maison de Cuvier

et celle des Jussieu ; celle où loge M. Becquerel. M. Deshayes faillit être frappé dans son laboratoire. M. Edwards eut son lit presque écrasé par les décombres. Un obus éclata tout à côté du cabinet de M. Chevreul avec des circonstances telles que, s'il n'eût été absent, l'illustre doyen des chimistes vivants était tué à sa table de travail.

Il est évident qu'avertis de l'immunité dont avait joui pendant quinze jours une moitié de l'aire condamnée, les artilleurs avaient corrigé leur tir.

Dira-t-on que ces obus étaient destinés à l'entrepôt des vins, et que, faute d'une force d'impulsion suffisante, ils tombaient quelque peu en deçà ? Je répondrai qu'il n'en est rien.

L'entrepôt, à raison de son étendue, pouvait être aussi facilement visé que le Muséum, et les Prussiens lui ont parfaitement fait sa part distincte. Lorsque, dans la nuit du 17, le feu prit au magasin des eaux-de-vie, l'ennemi, averti par la lueur, sut fort bien envoyer coup sur coup, exactement dans cette direction, une douzaine de projectiles, qui non-seulement ne restèrent pas en route, mais heureusement dépassèrent le but. Une fois le feu éteint, la trajectoire se raccourcit, les obus tombèrent de nouveau sur le Muséum, et l'un deux éclata sur le labyrinthe, à quelques mètres du toit de nos serres, déjà si éprouvées.

Les professeurs réunis en conseil au moment

du sinistre, ceux qui passèrent cette nuit aux serres, — et j'étais de ce nombre — ont pu constater par eux-mêmes toutes ces circonstances.

On le voit, la déclaration faite à l'Académie des sciences par notre Directeur est incontestablement fondée (1). — *Le Muséum a été bombardé.* — Les Prussiens ont bien volontairement disséminé leurs obus armés de tubes incendiaires tout autour du labyrinthe pris pour point de mire.

En agissant ainsi, nos ennemis avaient la *certitude absolue* de n'atteindre que des édifices modestes, consacrés à l'humanité ou à la science, de ne frapper que des malades, des blessés, des médecins ou des savants. Est-ce là ce qu'ils ont voulu? Non certes. Je suis loin de leur attribuer une cruauté aussi froide et sans but. Mais ils se

(1) Voici les termes de cette déclaration :

« *Le Jardin des plantes médicinales, fondé à Paris par un édit du roi Louis XIII, à la date du mois de janvier* 1526,

» *Devenu Muséum d'histoire naturelle par décret de la Convention du* 10 *juin* 1793,

» *Fut bombardé,*

» *Sous le règne de Guillaume Ier, roi de Prusse, comte de Bismark chancelier,*

» *Par l'armée prussienne, dans la nuit du* 8 *au* 9 *de janvier* 1871.

» *Jusque-là il avait été respecté de tous les partis et de tous les pouvoirs nationaux et étrangers.* »

Cette déclaration sera gravée tôt ou tard sur la porte d'entrée du Muséum. Il est évident, toutefois, qu'elle devra mentionner la durée réelle du bombardement.

donnaient la chance d'anéantir des collections qui, *dans leur ensemble*, sont absolument sans rivales, que les naturalistes de tous les pays, et de l'Allemagne par conséquent, sont à chaque instant forcés de venir consulter. Les détruire, c'était enlever à ce Paris qu'ils exècrent, à *cette Babylone* qu'ils maudissent, un de ses éléments de supériorité, d'attraction. — Donc nos collections devaient périr.

Il me paraît impossible de trouver une autre explication au bombardement du Muséum.

XI

LA GUERRE PRUSSIENNE

La guerre telle que la comprennent la Prusse et ses interprètes présente partout les mêmes caractères. Plus on en examine froidement les causes et les moyens d'exécution, plus l'esprit se trouve involontairement rejeté dans le passé.

Qu'on relise l'article où M. Coquerel a résumé ce que Varnhagen de Ense écrivait dès 1840 (1), qu'on se rappelle tout ce que Heine a dit des sentiments de ses compatriotes envers nous, et l'on aura la clef du langage tenu dans les harangues officielles, dans la chaire, dans la presse. Pour les Prussiens, l'invasion de la France a été

(1) *Revue des deux mondes*, 1er février 1871.

une *croisade*. Elle a été prêchée dans un langage où se trahit à chaque mot le mélange de mysticisme impitoyable et d'ambitions effrénées qui animait les chevaliers armés contre les Sarrasins ou les Pruczi.

Les procédés guerriers de la Prusse nous reportent encore plus loin dans l'histoire. Je ne veux pas revenir sur ce prétendu *code de la guerre* dont on a fait l'application inexorable à toutes les classes de notre population, aux chaumières comme aux villas. Mais que dire de cette organisation si emphatiquement, si officiellement prônée comme une découverte toute moderne, et qui a permis à l'Allemagne de nous écraser en deux coups, d'inonder la France des ses armées?

Jeter un peuple entier sur un autre, est-ce donc là une invention nouvelle? — Qu'est-ce faire, sinon imiter ces *barbares* qui se heurtaient nations contre nations, *se ruant* les uns sur les autres et contre la civilisation romaine, *dans de véritables duels pour la vie ou la mort?*

On pouvait croire impossible le retour d'un pareil état de choses. L'institution des armées permanentes, formant un corps à part dans l'État, destinées à lutter pour tous, laissant les citoyens à leurs affaires, les savants à leurs recherches, les artistes à leurs études, les laboureurs à leurs

travaux, amoindrissait un mal peut-être inévitable. Le mouvement général de la civilisation pouvait être enrayé; il ne s'arrêtait pas.

Grâce à la Prusse, il n'en sera plus ainsi.

L'Allemagne ne nous surprendra pas une seconde fois; avertis par nos malheurs, les peuples s'armeront de fond en comble. En France, en Europe, tout le monde portera les armes; et, quand viendront les luttes prochaines, quand tomberont sur les champs de bataille, non plus seulement des soldats, mais des représentants du progrès en tout genre, des chefs d'industrie et des poètes, des artistes comme Henri Regnault, des savants comme Gustave Lambert (1), alors on comprendra ce que sont la guerre et la civilisation non pas *inventées*, mais *retrouvées* par la race prussienne.

(1) Henri Regnault, le peintre de *Salomé;* Gustave Lambert, qui était à la veille de partir pour son expédition du pôle nord, sont tombés tous les deux sur le champ de bataille de Buzanval, frappés, l'un d'une balle au front, l'autre d'un éclat d'obus.

XII

CONCLUSION

En résumé, dans les provinces vraiment prussiennes, c'est-à-dire dans les deux Prusses, la Poméranie, le Brandebourg, la population, par ses origines ethnologiques, est essentiellement finno-slave. L'élément germanique, plus ou moins mêlé à l'élément français, domine seulement dans les hautes classes et dans la bourgeoisie de certaines villes.

Il en est tout autrement dans l'Allemagne de l'ouest et du sud.

Sans doute ces contrées ont aussi leur fonds de sang allophyle. Le bassin du Rhin a eu ses habitants contemporains de nos troglodytes du Périgord, de nos chasseurs de la Somme, des

hippophages de la Belgique. C'est même dans le limon quaternaire de ce fleuve, dans le *lœss*, presque en face de Strasbourg, qu'a été découvert le premier et l'un des plus anciens fossiles humains (1). Mais cet élément premier de toutes, ou au moins de presque toutes les populations européennes, est loin d'accuser ici sa présence par des signes aussi certains que dans le Nord.

En outre, à en juger par tout ce que nous savons sur cette question encore obscure, la race humaine des bords du Rhin était distincte dès l'époque quaternaire de celle qui a donné naissance aux peuples finnois. Elle appartenait au type fossile, caractérisé par sa haute taille et par la forme allongée de sa tête (2).

D'autre part, la race âryenne est représentée dans l'Allemagne proprement dite à peu près uniquement par son rameau germanique. Seules, quelques colonies celtiques, venues de la

(1) Cette découverte est due à M. A. Boué. En 1823, ce géologue trouva près de Lahr, dans le grand-duché de Bade, des ossements humains dont il reconnut et proclama hautement l'antiquité. M. le docteur Faudel a recueilli, en 1867, à Eguisheim, près de Colmar, une portion de crâne qui, comparée à quelques autres pièces osseuses, a permis de reconnaître à quel groupe général appartenait cette race paléontologique du bassin rhénan. (*Précis de paléontologie humaine*, par M. le docteur Hamy.)

(2) Voyez le *Précis de paléontologie humaine* par M. Hamy.

Gaule, s'établirent par la force des armes sur un petit nombre de points, et compensèrent, pour ainsi dire, les groupes germains émigrés en sens contraire. — Quant aux Slaves, ils n'y pénétrèrent guère et ne s'y arrêtèrent jamais. M. Duchinski lui-même place en dehors des terres slaves le Hanovre, la Bavière et toutes les contrées situées au sud et à l'ouest de ces deux pays.

Enfin, on a vu pourquoi l'émigration française calviniste ne pénétra que peu dans l'Allemagne luthérienne. A plus forte raison n'eût-elle presque aucun rapport avec l'Allemagne catholique.

Ainsi, à tous égards, la Prusse est ethnologiquement distincte des peuples qu'elle commande aujourd'hui sous prétexte d'une prétendue communauté de race. De plus les conditions d'existence, le *milieu*, les alliances, ont transformé les quelques éléments qui la rattachaient aux vrais Germains. L'identité de langage imposée par les chevaliers conquérants a pu masquer cet état de choses, les passions du moment ont pu le faire oublier ; il n'en est pas moins réel (1).

La véritable Allemagne a cependant accepté la

(1) Pour avoir appris les langues de leurs maîtres, les nègres de nos colonies ne sont devenus ni Anglais, ni Français, pas plus qu'Espagnols ou Portugais, et les mulâtres ne sont pas des Aryens pur sang.

Prusse pour souveraine. Elle en avait le droit incontestablement. Mais peut-être eût-elle agi autrement, si elle n'avait été entraînée par une *erreur anthropologique*.

Non contente de subordonner les Germains aux Slavo-Finnois, l'Allemagne a épousé les haines et servi les instincts de ceux qu'elle a mis à sa tête. Là est le tort qu'elle regrettera un jour amèrement, la faute qu'elle expiera.

Aveuglée par les joies d'un triomphe sans exemple, s'imaginant avoir réalisé ses aspirations propres, l'Allemagne ne verra sans doute dans mes paroles que l'expression des ressentiments d'un vaincu. Et pourtant peut-elle croire aux phrases qu'on lui adresse de Berlin ? Peut-elle s'imaginer avoir inauguré un règne de justice et de paix ?

N'a-t-elle vraiment aucun soupçon des formidables problèmes qu'elle a contribué à poser ?

Son union avec la Prusse a été fondée par le fer et le sang, cimentée par la guerre, couronnée par la spoliation. Combien de temps durera-t-elle ? Les grands et les petits États, flattés ou épargnés jusqu'ici, seront-ils attaqués à leur tour au nom du *droit historique* ou de la *linguistique?* Ces États perdront-ils leurs *provinces allemandes*, *agrandies de tout ce qui conviendra au vainqueur*, comme nous avons perdu Metz avec l'Al-

sace, comme le Danemark a perdu le Sleswig danois avec le Sleswig allemand? La race germanique réalisera-t-elle tous ses rêves de domination? Croit-elle pouvoir le faire sans de nouveaux combats?

La Russie assistera-t-elle à ce triomphe du *pangermanisme* sans élever la voix au nom du *panslavisme*? Ne voudra-t-elle pas appliquer à son tour, mais à son profit, les doctrines allemandes?

Dans les conflits possibles soulevés par ces prétentions, que fera la Prusse? Tournera-t-elle ses canons contre sa redoutable voisine? Ou bien, invoquant alors les *affinités de races*, comme elle invoque aujourd'hui les *affinités de langage*, resserrera-t-elle les liens qui existent déjà? Les *races slavo-finnoises* voudront-elles régner à la fois sur les Germains et les Latins? Et le monde ainsi partagé se soumettra-t-il en silence?

Voilà quelques-unes des questions que soulèvent les théories dangereuses si brusquement, si brutalement passées dans le domaine des faits, grâce à l'union germano-prussienne. L'avenir y répondra. J'ai confiance en lui. Quand il s'agit des peuples, il est permis de croire à la *Nemesis divina*.

APPENDICE

OBSERVATIONS SUR LE PLAN RETRAÇANT LE BOMBARDEMENT DU MUSÉUM

Ce plan lui-même est ancien et n'a jamais été très-exact. Depuis l'époque où il a été gravé, des changements ont été apportés dans le tracé de certaines allées, et quelques constructions ont été ajoutées. C'est ainsi qu'on ne voit pas figurer ici la *serre des boutures* dont il est question dans le texte et dans cet Appendice. Mais le lieu où sont tombés les projectiles n'en est pas moins indiqué, et les personnes qui connaissent les localités se retrouveront aisément (1).

Pour placer les points qui indiquent le lieu où est tombé un obus, j'ai eu recours avant tout aux notes recueillies jour par jour par M. Pépin, jardinier en chef du Muséum et membre de la Société centrale d'agriculture.

Je crois utile de mettre sous les yeux du lecteur la partie de ce *Relevé* relative à la première nuit du bombardement (2).

(1) Il est d'ailleurs évident que ces indications ne sont et ne pouvaient être qu'approximatives.

(2) *Relevé des obus tombés au Muséum pendant le bombardement, depuis le dimanche* 8 *janvier jusqu'au jeudi* 26 *du même mois*, manuscrit déposé entre les mains de M. le directeur.

DU DIMANCHE 8 AU LUNDI 9.

« 1° Le premier obus tombé sur le Muséum a éclaté pen- » dant la nuit dans la *serre des Orchidées*, où il a fait beau- » coup de dégâts. Trois tuyaux du calorifère, un côté de la » bâche, les dalles, les plantes et tous les carreaux ont été » brisés. La collection des Orchidées comprise dans cette serre » était d'une grande valeur pour la science.

» 2° Dans la *serre des boutures* un obus est tombé presque » en même temps que le premier. Il est entré par le devant » de la serre et a éclaté au milieu. Plantes coupées, châssis et » tous les carreaux cassés. L'autre serre, qui est parallèle et à » peu de distance, n'a eu que quelques carreaux cassés.

» 3° Dans la même nuit, au bout de la *serre des Fougères*, » sur la dalle du petit perron, un obus a éclaté, cassé la pierre, » brisé le garde-fou de fer. L'un des éclats a rompu deux » montants de fer du *grand pavillon de la serre chaude des* » *Palmiers*. Presque tous les carreaux de la devanture ont été » brisés.

» 4° Un obus est tombé *entre les deux pavillons des serres*, » près de la grille du pavillon tempéré, et s'y est enfoncé à » plus de 2 mètres. N'ayant pas éclaté, il a été noyé, retiré » entier, et remis chez M. le directeur, le mardi à onze heures. » Il pesait 30 kilogrammes et était intact.

» 5° Un obus est tombé devant le *pavillon tempéré*, en bas » du talus, s'est enfoncé dans le sol et a éclaté en terre.

» 6° Un obus est tombé dans la *cour du cabinet* (*de zoologie*), » dans l'angle, près du mur de terrasse des serres. Il s'est en- » foncé dans le sol en brisant les pavés et a éclaté en terre à » $1^{m},50$ de profondeur.

» 7° Un obus est tombé dans la même cour, presque en face » de l'horloge, sur le bord du ruisseau. Il s'est enfoncé profon- » dément et n'a pas éclaté. On doit le retirer après l'avoir » noyé.

» 8° Un obus est tombé dans le *Labyrinthe*, au couchant, en » face de l'hôpital de la Pitié, au pied d'un jeune if, sur le pre- » mier rang du massif du limaçon. Il a éclaté dans le sol.

» 9° Un obus est tombé dans le *massif du Labyrinthe*, au » couchant, derrière le réservoir. Il a éclaté en terre et a été » retiré par morceaux. Il a coupé sur son passage plusieurs » branches de bourgène.

» 10° et 11° Deux obus sont tombés dans le terrain du *labo-* » *ratoire de la physique végétale*, rue de Buffon. Ils ont éclaté » en terre et n'ont causé aucun dégât (1). »

Non content de consulter les notes dont je viens de donner un extrait, j'ai eu recours aux souvenirs de M. Pépin. Un premier plan a été en entier pointé sous ses yeux et d'après ses indications.

Mais on comprend que, malgré son zèle et son activité, M. Pépin ne pouvait recueillir à lui seul tous les documents nécessaires pour un relevé complet. J'ai donc cru devoir me livrer à une sorte d'enquête, et consulter mon collègue M. Decaisne, ainsi que plusieurs employés du Muséum. J'ai pu ainsi compléter mon premier travail et le corriger à certains égards.

Le relevé graphique placé sous les yeux du lecteur et les nombres donnés dans le texte indiquent le *chiffre minimum* des obus tombés dans le Muséum.

Lorsque les témoignages m'ont paru prêter tant soit peu au doute, je n'ai pas hésité à négliger des indications peut-être fondées, à effacer un point déjà marqué. Qu'importent quatre

(1) Les détails de cette *première nuit* sont à eux seuls des plus significatifs. On sait que pendant les trois premiers jours l'artillerie prussienne n'a tiré *que de nuit*. Il fallait bien laisser *le jour* aux espions pour parcourir la ville et s'assurer que les projectiles tombaient sur les points voulus. L'ennemi ne pouvait abandonner au hasard une opération aussi décisive, *à ses yeux*, que celle du bombardement. Il a su que les obus tombaient sur nos serres, à côté de nos collections, à quelques mètres de la Pitié. — Il a continué pendant dix-sept jours !

ou cinq obus de plus ou de moins? Ce que j'ai tenu à montrer, c'est la *destination* donnée à ces projectiles par ceux qui les lançaient. A cet égard, le plan ne laissera, je pense, de doute à personne, surtout si l'on ajoute par la pensée les obus tombés dans les dépendances de la Pitié et que je ne pouvais marquer ici.

J'ai indiqué par une flèche la direction approximative de la grande majorité des obus. Il est évident qu'ils venaient des batteries de Bagneux. Vers la fin du bombardement, il nous en est arrivé un certain nombre d'un tout autre point, probablement du plateau de Châtillon.

FIN.



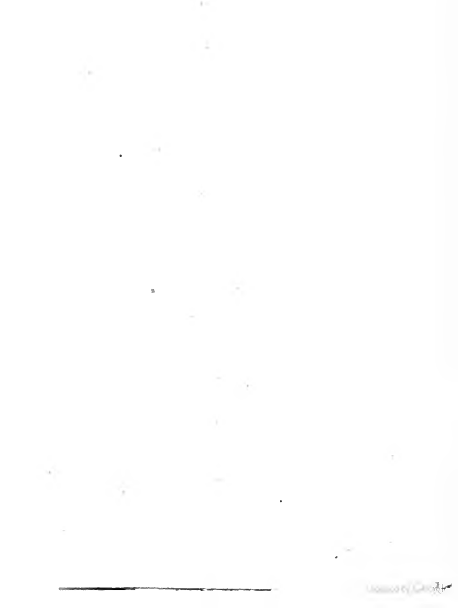




TABLE

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.



Librairie HACHETTE et Cie, boulevard St-Germain, 79, à Paris.

RECUEIL DE RAPPORTS

SUR L'ÉTAT DES LETTRES ET LES PROGRÈS DES SCIENCES EN FRANCE

PUBLICATION FAITE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Ces rapports sont imprimés dans le format grand in-8 par l'Imprimerie nationale. Les hommes les plus éminents dans chaque spécialité ont constaté les progrès accomplis et les résultats obtenus depuis vingt-cinq ans d'un incessant travail intellectuel dans toutes les branches du savoir humain. C'est un arrêté de situation, qui détermine à la fois ce qui a été fait et ce qui reste à faire.

État des lettres, par MM. de Sacy, P. Féval, Th. Gautier, E. Thierry. 8 fr.
Instruction publique, par M. Charles Jourdain. 10 fr.
Études relatives à l'Égypte et à l'Orient. 9 fr.
Études classiques et du moyen âge. 7 fr.
Études historiques, par MM. Geffroy, Zeller et Thiénot. 14 fr.
Philosophie, par M. F. Ravaisson. 15 fr.
Histoire du droit, par M. Giraud.
Droit des gens, par M. de la Guéronnière.
Droit public et droit administratif, par M. Boulatignier.
Législation civile et pénale, par M. Duvergier.
Archéologie, par M. A. Maury. 4 f. 50
Économie politique, par M. Michel Chevalier.
Analyse mathématique, par M. J. Bertrand. 2 fr.
Géométrie, par M. Chasles. 15 fr.
Mécanique appliquée, par MM. Combes, Philips et Collignon. 15 fr.
Astronomie, par M. Delaunay. 2 fr.
Théorie de la chaleur, par M. Desains. 5 fr.
Thermo-dynamique, par M. Bertin. 3 fr.
Optique, par M. Jamin.
Magnétisme, électricité, et capillarité, par M. Quet. 10 fr.
Chimie, par M. Dumas.
Stratigraphie, par M. Élie de Beaumont. 25 fr.
Géologie expérimentale, par M. Daubrée. 5 fr.
Phénomènes éruptifs, par M. Ch. Sainte-Claire Deville.
Minéralogie, par M. Delafosse. 3 fr.
Paléontologie, par M. le vicomte d'Archiac. 30 fr.
Sciences zoologiques, par M. Milne Edwards, membre de l'Institut. 20 fr.
Botanique physiologique, par M. Duchartre, membre de l'Institut. 14 f.
Botanique phytographique, par M. Brongniart. 8 fr.
Physiologie générale, par M. Claude Bernard. 15 fr.
Anthropologie, par M. de Quatrefages. 30 fr.
Médecine, par MM. Béclard et Axenfeld. 6 fr.
Médecine vétérinaire, par M. Magne. 4 fr.
Chirurgie, par MM. Denonvilliers, Nélaton, Velpeau, Guyon et Labbé. 30 f.
Hygiène civile, par M. Bouchardat. 4 f.
Hygiène militaire, par M. Michel Lévy. 2 fr.
Hygiène navale, par M. Leroy de Méricourt. 2 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.



